

Ménôn

au sujet de l'excellence
genre probatoire ¹

I. Ménôn — [70a] Peux-tu me raconter², Sôkratês, si l'excellence³ est quelque chose qui s'enseigne, ou bien n'étant pas quelque chose qui s'enseigne, elle s'acquiert plutôt⁴ par la pratique, ou n'étant ni quelque chose qui s'acquiert par la pratique ni qui enseigne, elle arrive⁵ aux humains⁶ par nature ou de quelque autre⁷ manière⁸ ?

1. Un dialogue de genre probatoire (*péirastikos*) est, selon la tradition, un dialogue de recherche (*zêtêtikos*), et plus précisément un dialogue d'exercice (*gumnastikos*). *L'Iôn*, le *Kharmidês* et l'*Éuthuphrôn* sont aussi des dialogues probatoires.

2. *Éipéin*, en grec. Il y a plusieurs mots pour dire la parole humaine. Pour les fins de cette traduction, *épéin* sera rendu par raconter, *légéin* par dire, et *phanai* par affirmer.

3. *Arété*, qu'on traduit ordinairement par vertu. La vertu est la qualité des bons, *agathoi*, ou des meilleurs *aristoi*. Elle s'oppose à la *kakia*, la *mauvaiseté*, des *kakoi*, des mauvais.

4. *Alla*, en grec, soit *mais*.

5. *Paragignétai*, en grec, soit devient à côté. Le verbe suggère qu'elle est pour ainsi dire accidentelle. Cela est bizarre surtout dans un contexte qui parle de nature, qui est en principe quelque chose d'essentiel ou d'interne à une chose.

6. Il faut distinguer entre *anthrôpos*, humain ou être humain, et *anêr*, homme. Le premier désigne ce qui est commun à l'homme et la femme, ce qui distingue l'humanité de tout le reste, le second ce qui distingue le mâle de la femelle, surtout dans le contexte politique et moral.

7. *Allôî tini*, en grec. La question vise à être exhaustive puisqu'elle propose après deux causes humaines et une cause naturelle, une dernière cause possible, mais indéfinie. À la fin du dialogue, Sôkratês privilégie cette dernière cause : le philosophe voit les dieux comme causes de l'excellence. En revanche, comme l'avouera Ménôn, en tant que disciple de Gorgias, il aurait tendance à croire que la question de l'excellence est secondaire. Voir 95c. Pourtant il hésite entre ce qu'il a appris auprès de son maître et ce qui lui suggère le bon sens.

Sôkratês — Avant, Ménôn⁹, les Thessaliens¹⁰ étaient de bonne renommé et admirés chez les Grecs à partir de leur [technique] équestre et pour leur richesse ; [70b] mais aujourd'hui, comme il me semble, ils le sont aussi pour leur sagesse¹¹, et en particulier les concitoyens de ton ami Aristippos¹², les gens de Larissa¹³. Gorgias¹⁴ est la cause de ce qui vous est arrivé ; car il est allé dans cette cité, où il a inspiré l'amour de la science¹⁵ aux chefs des Aleuades¹⁶, au

8. La question initiale du dialogue a au moins deux caractéristiques significatives. D'abord, elle est produite par Ménôn et s'adresse à Sôkratês, alors que souvent dans les dialogues, c'est le philosophe qui initie le questionnement. Ensuite, la facture de la question indique qu'elle est bien organisée et donc que Ménôn s'est sans doute préparé avant de la poser. En somme, il veut se mesurer à Sôkratês. Peut-être veut-il mieux réussir contre le champion de la philosophie à Athènes que ne l'ont fait Gorgias, Polos et Kallimakhos, qui affrontent Sôkratês dans le *Gorgias*. En tout cas, les allusions à Gorgias dans ce dialogue invite à comparer les deux textes.

9. Ce même Ménôn fut un général assez malhonnête qui connut une fin misérable lors d'une expédition en Perse. Voir Xénophon, *Anabase I, passim*.

10. Région moins hellénisée de la Grèce, la Thessalie d'autrefois constitue le nord de la Grèce actuelle.

11. *Sophia*, en grec. Quelqu'un qui a de la sagesse ou qui est sage est d'abord quelqu'un qui a une compétence, quelle qu'elle soit, puis, surtout, quelqu'un qui a la meilleure des compétences, parce qu'il sait bien agir partout et toujours, et pourquoi il agit ainsi.

12. Un homme politique puissant en Thessalie. Comme il fallait s'y attendre de la part d'un habitant de Thessalie, Arisippos a un nom qui rappelle les chevaux : Aristippos signifie *excellent cheval*.

13. Ville de Thessalie.

14. Un des trois ou quatre grands sophistes de la période. Platôn a écrit un dialogue intitulé *Gorgias*, où ce dernier discute avec Sôkratês. Voir aussi le début du *Protagoras*.

15. La science (*épistêmê*) et la sagesse (*sophia*) n'ont pas la même connotation pour les Grecs. L'*épistêmê* est un terme plus général

nombre desquels est ton amoureux Aristippos, et aux autres notables thessaliens. Il vous a même communiqué l'habitude de répondre sans crainte et avec magnificence à quiconque vous pose une question, comme il est normal pour ceux qui savent ; car il s'offre lui-même à répondre à tout Grec qui le désire, sur le sujet qu'il veut, et il n'y a personne à qui il ne réponde¹⁷. Mais ici, aimable Ménôn, c'est le contraire qui est arrivé. La sagesse a subi comme une période de sécheresse, et il est bien possible qu'elle ait quitté ces lieux pour émigrer chez vous. En tout cas, si tu veux interroger de la sorte quelqu'un d'ici, il n'y a personne qui ne se mette à rire et te dise : « Étranger, il faut sans doute que je te semble quelqu'un de bien heureux pour savoir si l'excellence est quelque chose qui s'enseigne ou si elle s'acquiert par quelque autre moyen ; pour moi, bien loin de savoir si elle est quelque chose qui s'enseigne ou non, il arrive que je ne sais pas ce qu'elle peut bien être¹⁸. »

II. Et moi, je suis comme lui, Ménôn : je suis en cette matière aussi dépourvu que mes concitoyens, et je me reproche à moi-même de ne savoir absolument rien au sujet de l'excellence. Or si je ne sais pas ce qu'est une chose, comment saurais-je comment elle est ? Te semble-t-il possible, si l'on ignore absolument qui est Ménôn, qu'on sache s'il est admirable¹⁹, riche ou noble, ou tout le contraire ? Te semble-t-il que ce soit possible ?

et moins noble, ou encore la *sophia* est une *épistêmê*, la plus élevée des *épistêmai*.

16. Famille puissante de Larissa en Thessalie.

17. Ce comportement rappelle celui affiché par Hippias dans les dialogues de Platon.

18. Comme l'indiquent les sections 27 à 34, Sôkratês ment : Anutos, un citoyen athénien typique, croit savoir ce qu'est l'excellence et comment on l'acquiert et la fait acquérir.

19. *Kalos*, qu'on traduit ordinairement par beau, mais qui comporte une forte connotation morale.

Ménôn — Il ne me le semble pas. Mais est-il vrai, Sôkratês, que toi-même tu ne saches pas ce qu'est l'excellence ? Est-ce là ce que nous devons rapporter de toi chez nous ?

Sôkratês — Non seulement ça, camarade, mais que je n'ai même jamais rencontré personne qui le sût, à ce qu'il me semble.

Ménôn — Quoi donc ? N'as-tu pas rencontré Gorgias, lorsqu'il était ici ?

Sôkratês — Je l'ai rencontré.

Ménôn — Eh bien, ne te semblait-il pas qu'il savait [ce qu'est l'excellence] ?

Sôkratês — Je n'en ai pas bonne mémoire, Ménôn²⁰ ; aussi je ne peux pas te dire à présent comment il me semblait en ce temps-là. Mais peut-être lui le sait-il et peut-être sais-tu toi-même ce qu'il en disait. Rappelle-moi donc ce qu'il disait. Ou, si tu veux, parle en ton nom ; car il te semble sans doute que tout ça est comme il lui semble à lui.

Ménôn — Il me le semble.

Sôkratês — Laissons donc là Gorgias, puisque aussi bien il n'est pas ici. Mais toi-même, devant les dieux, Ménôn, qu'affirmes-tu qu'est l'excellence ? Parle, ne m'envie pas [cette connaissance]. Si tu me prouves que Gorgias et toi, vous savez ce que c'est, je me féliciterai hautement de m'être trompé, moi qui dit que je n'ai jamais rencontré personne qui le sût.

III. Ménôn — La chose n'est pas difficile à expliquer, Sôkratês. Tout d'abord, si tu veux connaître l'excellence d'un

20. En parlant de mémoire (*mnêmôn*), Sôkratês joue avec le nom de Ménôn et, peut-être, celui de l'empereur perse qui mettra Ménôn à mort quelques années plus tard. La phrase grecque donne donc simultanément : « Je n'en ai pas bonne mémoire, Ménôn », et « Je ne suis pas l'empereur, Ménôn », et « Je ne suis pas Ménôn, Ménôn ». La mémoire, le comportement d'un tyran et la différence entre Sôkratês et Ménôn sont des thèmes du dialogue, voire les thèmes du dialogue.

homme, rien de plus aisé : l'excellence d'un homme consiste à être capable de pratiquer les affaires de la cité et, en les pratiquant, de faire du bien à ses amis et du mal à ses ennemis, en se gardant soi-même de tout mal. Si tu veux l'excellence d'une femme, elle n'est pas difficile à définir : il faut qu'une femme gouverne bien sa maison, en conservant tout ce qui est dedans et en étant soumise à son mari. Il y a aussi l'excellence d'un enfant, fille ou garçon, et celle d'un vieillard, libre ou esclave, comme tu le veux. Et il y a toutes les autres excellences ; aussi n'est-on pas embarrassé de dire ce qu'est l'excellence. Quant à chaque pratique, quant à chaque âge, pour chaque ouvrage, chacun de nous a son excellence. Et il en est de même, je pense, Sôkratês, de la médiocrité²¹.

Sôkratês — J'ai beaucoup de bonne chance, Ménôn : je ne cherchais qu'une seule excellence, et je trouve logé chez toi un essaim d'excellences. Mais, Ménôn, pour suivre cette image de l'essaim, si je te demandais quelle est l'être²² de l'abeille et si tu disais qu'il y en a beaucoup et d'un grand nombre espèces ; que répondrais-tu, si je te demandais : « Affirmes-tu que c'est par le fait qu'elles sont des abeilles qu'elles sont en grand nombre, diverses et différentes les unes des autres ? Ou n'est-ce point par là qu'elles diffèrent, mais par autre chose, par exemple, par la beauté²³, la

21. *Kakia*, de l'adjectif *kakos*, mauvais. On aurait pu traduire par *mauvaiseté*, si ce mot existait.

22. *Ousia*, en grec, du verbe *éinai*, être. On traduit ce mot de diverses façons : essence, substance, nature, être même, entre autres. Ce mot indique une découverte cruciale de la philosophie grecque : à la base de tout ce qui apparaît il y a un être qui lui sert de sujet ; cet être mystérieux est la clé de toutes les impressions qui meublent la perception humaine du monde.

23. *Kalléi*, en grec. Il était impossible de traduire par un mot de la même famille que admirable, mot qui rend l'adjectif *kalos*. On aurait pu traduire par *admirabilité*, si ce mot existait.

grandeur, ou quelque autre caractère du même genre ? » Dis-moi, que répondrais-tu si on te posait ainsi la question ?

Ménôn — Je répondrais qu'en tant qu'elles sont abeilles, elles ne diffèrent aucunement l'une de l'autre.

Sôkratês — Si je te disais ensuite : « Ménôn, voici ce que je te dis : quel nom donnes-tu à ce par quoi elles ne diffèrent pas l'une de l'autre et sont toutes les mêmes e²⁴ ? », pourrais-tu dire ce que c'est ?

Ménôn — Je le pourrais²⁵.

IV. Sôkratês — [Fais] de même pour les excellences. Même si elles sont en grand nombre et diverses, elles ont toutes une forme²⁶, la même, qui fait qu'elles sont des excellences. Fixant les yeux sur ça, réponds à celui qui te demande de montrer en quoi consiste l'excellence. Ne comprends-tu pas ce que je dis ?

Ménôn — Il me semble que je le comprends. Cependant je ne saisis pas encore ce que tu demandes aussi bien que je le voudrais.

24. Voilà un autre concept qui est en jeu et qui est au cœur du débat : le même, et donc le même qui est autre que l'autre, ce concept est essentiel pour penser la nature. Quoi qu'il en soit, il y a là une différence entre Sôkratês et Ménôn : l'un veut saisir le même au cœur des choses différentes, l'autre cherche à dire la diversité par un verbe dont il est le maître.

25. Rien n'est moins sûr : si les abeilles sont semblables par leur essence ou leur substance, comment se dit l'essence d'une abeille ? Est-ce l'abeilleté ? Et en supposant qu'on puisse la nommer, en quoi consiste la définition de l'abeilleté ? Quelle est la différence spécifique de l'abeilleté, par laquelle on peut distinguer une abeille d'une guêpe, par exemple ? Voir la section 7 où Ménôn refuse de nommer la différence spécifique d'un être mathématique, la figure.

26. *Éidos*, en grec. Autre découverte cruciale de la civilisation grecque : une chose qui est (*ôn*) a une essence (*ousia*) dans et par sa forme (*éidos*).

Sôkratês — Est-ce seulement à propos de l'excellence, Ménôn, qu'il te semble ainsi qu'il y a ce qui est à l'homme, ce qui est à la femme et ainsi de suite, ou fais-tu de même à propos de la santé, de la grandeur et de la force ? Te semble-t-il qu'il y ait une santé pour l'homme et une autre pour la femme ? Ou la santé, si santé il y a, a-t-elle partout la même forme, soit chez l'homme, soit chez n'importe qui d'autre ?

Ménôn — Il me semble que la santé est la même pour l'homme et pour la femme.

Sôkratês — N'en est-il pas de même de la grandeur et de la force ? Si une femme est forte, n'est-ce point par la même forme et la même force que l'homme qu'elle sera forte ? Et, quand je dis « la même », voici ce que j'entends : la force, en tant qu'elle est force, ne diffère en rien [d'elle-même], qu'elle se trouve dans un homme ou dans une femme. Te semble-t-il qu'elle diffère ?

Ménôn — Il me semble que non.

Sôkratês — Et l'excellence, en tant qu'elle est excellence, différera-t-elle en quelque chose de l'excellence, qu'elle soit chez un enfant, ou chez un vieillard, chez une femme ou chez un homme ?

Ménôn — Il me semble bien, Sôkratês, que ce cas ne ressemble plus aux précédents.

Sôkratês — Comment ? N'as-tu pas dit que l'excellence d'un homme consiste à bien gouverner sa cité et celle d'une femme, sa maison ?

Ménôn — Je l'ai dit.

Sôkratês — Eh bien, est-il possible de bien gouverner une cité, ou une maison, ou toute autre chose, si on ne la gouverne pas avec santé d'esprit²⁷ et avec justice ?

27. *Sophrosunos*, en grec. Ce mot contient en partie un mot grec (*phronêsis*) qui signifie prudence ou réflexion, dont Sôkratês parlera plus tard dans le texte. La *sophrosunê* est la conservation du bon sens qui est acquise par la réflexion ou la prudence. L'excellence, dont une des parties est la mesure, est liée à la

Ménôn — Non certes.

Sôkratês — Si l'on gouverne avec justice et bon sens, n'est-ce point par la justice et le bon sens qu'on la gouverne ?

Ménôn — C'est nécessaire.

Sôkratês — Ainsi donc l'un et l'autre, l'homme et la femme, s'ils veulent être bons²⁸, ont tous les deux besoin des mêmes choses, la justice et la santé d'esprit ?

Ménôn — Il apparaît.

Soocrate — Mais quoi ! L'enfant et le veillard, s'ils sont sans mesure et injustes, seront-ils bons ?

Ménôn — Non certes.

Sôkratês — Mais s'ils sont sains d'esprit et justes ?

Ménôn — Oui.

Sôkratês — Tous les humains sont donc excellents de la même manière, puisque c'est par les mêmes choses qu'ils deviennent bons ?

Ménôn — Il est vraisemblable.

Sôkratês — Et ils ne seraient certes pas bons de la même manière, si leur excellence n'était pas la même.

Ménôn — Non certes.

V. Sôkratês — Donc puisque l'excellence est la même chez tous, tâche de dire et de te rappeler ce que Gorgias affirme qu'elle est, et toi avec lui.

Ménôn — Quoi d'autre que d'être capable de commander aux humains, si tu cherches une [définition] pour tous [les cas] ?

Sôkratês — Mais c'est ce que je cherche. Mais pour un enfant, Ménôn, et pour un esclave l'excellence est-elle aussi la même chose, soit être capable de commander à leur

réflexion, qui est une sorte de savoir. Ainsi la sagesse, la science, la réflexion et l'excellence sont des qualités reliées, du moins pour un Grec.

28. *Agathos* est le corrélatif d'*arété*. Par ailleurs, homme honnête se disait *kaloskagathos*, soit admirable et bon. *Agathos*, devenu un substantif, est rendu par l'expression homme de bien.

maître ? Et te semble-t-il que celui qui commande soit encore esclave ?

Ménôn — Il me semble que c'est pas du tout le cas, Sôkratês.

Sôkratês — Ce ne serait pas vraisemblable, excellent²⁹ [homme]. En effet considère encore ceci : tu affirmes que [la vertu est] « être capable de commander » ; n'ajouterons-nous pas à cela « avec justice et non injustement » ?

Ménôn — Moi, je le pense. Car la justice, Sôkratês, est de l'excellence.

Sôkratês — Est-ce l'excellence, Ménôn, ou une excellence ?

Ménôn — Comment dis-tu ?

Sôkratês — Ce que je dirais d'une autre chose quelle qu'elle serait. Par exemple, au sujet de la rondeur, si tu veux, je dirais que c'est une figure, mais non pas simplement la figure. Je le dirais parce qu'il y a d'autres figures.

Ménôn — Tu le dirais correctement. Au reste, moi aussi, je dis que la justice n'est pas la seule excellence, mais qu'il y en a d'autres.

Sôkratês — Quelles sont-elles ? Dis-le-moi, comme de mon côté, je te dirais d'autres sortes de figures, si tu me le demandais. Toi de même, dis-moi [quelles sont] d'autres excellences.

Ménôn — Eh bien, il me semble à moi que le courage³⁰ est une excellence, ainsi que la retenue, la sagesse, la magnificence, et un grand nombre d'autres.

Sôkratês — Encore une fois, Ménôn, nous souffrons du même problème. En cherchant une excellence unique, nous

29. *Aristos*, en grec, soit le comparatif d'*agathos*. Nous devons à ce mot grec notre mot *aristocratie*, dont l'étymologie grecque est « pouvoir des excellents ». D'ailleurs, comme il a été indiqué plus haut, l'*arêtê*, l'excellence, est liée à l'*aristos*.

30. *Andréia*, en grec, tiré du mot *anêr*, homme. Le courage pour les Grecs est d'abord quelque chose qui appartient aux hommes, aux mâles. Le courage est le sujet du *Lakhês*.

en avons trouvé un grand nombre, mais d'une autre façon que tout à l'heure. Quant à l'excellence unique, qui se trouve au-dessus de toutes celles-ci, nous ne pouvons pas la découvrir.

VI. Ménôn — En effet, Sôkratês, je peux pas encore, comme tu veux, saisir cette excellence unique et pour tous [les cas], comme dans les autres cas.

Sôkratês — C'est vraisemblable. Mais je m'efforcerai, si j'en suis capable, de nous faire avancer. Tu comprends, il en est ainsi pour tout. Si on te demande ce que disais tout à l'heure : « Qu'est-ce que la figure, Ménôn ? » et si tu disais : « C'est la rondeur » ; si l'on te disait ce que j'ai dit : « La rondeur est-elle la figure ou une figure ? », tu répondrais certes que c'est une figure.

Ménôn — Tout à fait.

Sôkratês — N'est-ce pas parce qu'il y a aussi d'autres figures ?

Ménôn — Oui.

Sôkratês — Et si on te demandait quelles elles sont, le dirais-tu ?

Ménôn — Je le dirais.

Sôkratês — Et par ailleurs si on te demandait au sujet de la couleur ce que c'est, et si tu répondais : « C'est le blanc » ; si celui qui te questionnait ajoutait ensuite : « La blancheur est-elle la couleur ou une couleur ? », dirais-tu que c'est une couleur, parce qu'il arrive qu'il y en a aussi d'autres.

Ménôn — Je le dirais.

Sôkratês — Et s'il te demandait de dire d'autres couleurs, dirais-tu d'autres couleurs, à qui il arrive d'être des couleurs tout autant que le blanc ?

Ménôn — Oui.

Sôkratês — Maintenant s'il poursuivait le discours³¹, comme je l'ai fait, et s'il disait : « Nous arrivons toujours à un

31. *Logos*, en grec. Mot grec complexe qui signifie parole, discours logique, et raison, et parfois toutes ces choses à la fois. Ainsi

grand nombre. Ne me réponds plus comme tu fais. Mais puisque tu appelles ces choses diverses d'un nom donné et qu'il n'en est aucune, affirmes-tu, qui ne soit une figure – même celles qui s'opposent les unes aux autres –, qu'est-ce qui inclut le rond tout autant que le droit et que tu nommes *figure*, en affirmant que le rond n'est pas moins une figure que le droit. » N'est-ce pas ce que tu dis ?

Ménôn — Je le dis.

Sôkratês — Eh bien, quand tu dis ça, affirmes-tu que le rond est rond tout autant que droit et que le droit est droit tout autant que rond ?

Ménôn — Non certes, Sôkratês.

Sôkratês — Cependant tu affirmes que le rond n'est pas plus une figure que le droit, ni celui-ci plus que l'autre.

Ménôn — Tu dis vrai.

VII. Sôkratês — Qu'est-ce donc que cette chose dont le nom est *figure* ? Essaie de me le dire. Si quelqu'un t'interrogeait ainsi sur la figure ou la couleur et si tu lui répondais : « Mais, humain, je ne comprends pas, moi, ce que tu veux et je ne sais pas ce que tu veux dire », il s'étonnerait sans doute et dirait : « Ne comprends-tu pas que je cherche ce qui est le même dans toutes ces choses ? » Dans ce cas-là, Ménôn, serais-tu incapable de répondre, si l'on te demandait : « Quel est, dans le rond, dans le droit et dans les autres choses que tu appelles figures, ce qui est le même en elles toutes ? » Essaie de le dire, afin d'être prêt pour la question au sujet de l'excellence.

Ménôn — Non. Dis-le toi-même, Sôkratês.

Sôkratês — Tu veux que je te fasse ce plaisir ?

Ménôn — Tout à fait.

Sôkratês — Voudras-tu alors toi aussi me répondre au sujet de l'excellence ?

Ménôn — Je le voudrai.

l'homme est l'animal *logikos*, l'animal qui a la parole, qui argumente, et qui a la raison.

Sôkratês — Il faut donc s'y efforcer : la chose en vaut la peine.

Ménôn — Tout à fait.

Sôkratês — Allons, essayons de dire ce qu'est la figure. Vois si tu acceptes qu'elle est ceci : pour nous, la figure est de tous les êtres le seul à qui il arrive d'être accompagné de la couleur. Es-tu satisfait ou cherches-tu autre chose ? Car moi, je serais heureux si tu répondais ainsi quant à l'excellence.

Ménôn — Mais c'est naïf, Sôkratês.

Sôkratês — Comment dis-tu ?

VIII. Ménôn — La figure est, selon ta définition, ce qui est toujours accompagné de la couleur. Soit. Mais si quelqu'un affirme qu'il ne sait pas ce qu'est la couleur et qu'il est ainsi dans le même embarras qu'au sujet de la figure, que penses-tu de ce que tu as répondu ?

Sôkratês — Que j'ai dit vrai. Et si c'était un de ces sages qui disputent et se battent, je lui dirais : « Ma réponse est ce qu'elle est. Si elle n'est pas correcte, c'est à toi de prendre la parole et de la réfuter. » Mais si ce sont des amis qui veulent, comme toi et moi en ce moment, dialoguer ensemble, il faut répondre plus doucement et *dialogiquement*³². Or ce qui est plus *dialogique*, ce n'est pas seulement, sans doute, de répondre la vérité, mais aussi [de le faire] par ce que celui qu'on interroge reconnaît savoir. J'essaierai de te répondre ainsi. Dis-moi : y a-t-il quelque chose que tu appelles fin ? C'est-à-dire quelque chose comme un terme et une extrémité ? Car pour moi, tous ces mots disent la même

32. Sôkratês a créé un adverbe, puis créera un adjectif, à partir du verbe qu'il vient d'utiliser. Pour bien dialoguer, il y a des règles d'étiquette qu'il faut respecter, puisque le dialogue n'est pas un bras de fer, mais une recherche en commun.

chose. Peut-être Prodikos³³ ne serait pas d'accord ; mais toi, certes, tu parles d'une chose qui est *terminée* et *finie*. C'est en ce sens que je le dis, et il n'y a là rien de compliqué.

Ménôn — Je parle ainsi, et je crois comprendre ta pensée.

Sôkratês — Quoi alors ? Ne parles-tu pas de surface et aussi de quelque chose que tu appelles solide, comme on le fait en géométrie ?

Ménôn — Je le fais.

Sôkratês — Maintenant à partir de ça, tu comprendras lorsque je dis *figure*. Je dis pour toute figure que la figure est ce en quoi se termine un solide, ou, pour reprendre, que la figure est la limite du solide.

IX. Ménôn — Que dis-tu de la couleur, Sôkratês ?

Sôkratês — Tu exagères, Ménôn : tu proposes à un vieillard des questions sur les choses, mais toi, tu ne veux pas te rappeler et dire ce que Gorgias dit qu'est l'excellence.

Ménôn — Mais, je te le dirai, Sôkratês, quand tu auras répondu à ma question.

Sôkratês — Même avec un bandeau sur les yeux, Ménôn, on saurait, à t'entendre dialoguer, que tu es admirable et que tu as encore des amants.

Ménôn — Pourquoi ?

Sôkratês — Parce que dans tes discours il n'y a que des ordres. C'est ce que font envers ceux qu'ils tyrannisent les doués, tant qu'ils sont dans la fleur de l'âge. Sans doute aussi tu as compris que je suis faible devant les [hommes] admirables. Je te ferai donc ce plaisir, et je répondrai.

Ménôn — Sois sûr que tu me feras plaisir.

Sôkratês — Veux-tu que je te réponde à la manière de Gorgias, de façon à ce que tu suives mieux ?

Ménôn — Je le veux. Pourquoi pas ?

33. Un des sophistes. Il est celui dont Sôkratês se dit le plus près. En tout cas, il le cite souvent lorsqu'il est question, comme ici, de bien distinguer les termes.

Sôkratês — Ne dites-vous pas, d'après Émpédoklês³⁴, que les êtres ont des effluves ?

Ménôn — Sans doute.

Sôkratês — Et qu'ils ont des pores dans lesquels et par lesquels pénètrent ces effluves ?

Ménôn — Tout à fait.

Sôkratês — Et que, parmi ces effluves, les uns sont en harmonie avec certains pores, tandis que les autres sont trop petits ou trop grands ?

Ménôn — C'est ça.

Sôkratês — N'appelles-tu [une certaine activité] la vue ?

Ménôn — Je le fais.

Sôkratês — À partir de ça, « comprends ce que je dis », comme affirme Pindaros³⁵ : la couleur est un écoulement d'effluves proportionné à la vue et sensible.

Ménôn — Il me semble, Sôkratês, que tu as proposé là la meilleure des réponses.

Sôkratês — Peut-être est-ce parce qu'elle est dite selon tes habitudes. Et de plus, je pense, tu vois que tu serais capable à partir de là de dire ce qu'est la voix, l'odorat et beaucoup d'autres choses semblables.

Ménôn — Tout à fait.

Sôkratês — La réponse est tragique³⁶, Ménôn. C'est pour ça qu'elle te plaît davantage que celle que j'ai faite sur la figure.

Ménôn — Elle me plaît de fait.

Sôkratês — Pourtant elle n'est pas la meilleure, fils d'Aléxidêmos³⁷, c'est l'autre³⁸, à ce que je me persuade. Et

34. Philosophe grec de Sicile, dont Gorgias, dans ces cours, vulgarisait et popularisait la pensée.

35. Poète élégiaque du V^e siècle. Cette citation serait tirée d'un poème où Pindaros ferait, sous forme de mythe, la leçon à Hiêrôn, un célèbre tyran de Syracuse en Sicile.

36. C'est-à-dire qu'elle a de l'emphase, de l'ampleur, qu'elle peut impressionner, comme le font les discours poétiques. Le mot suggère dnc que la réponse est inadéquate sur le plan de la raison.

je pense que tu en viendrais à penser comme moi, s'il n'était pas nécessaire, comme tu le disais hier, que tu partes avant les mystères, et si tu restais jusqu'à ton initiation³⁹.

Ménôn — Mais je resterai, Sôkratês, si tu me dis un grand nombre de choses de ce genre.

X. Sôkratês — Je n'épargnerai certainement aucun effort, aussi bien dans mon intérêt que dans le tien, pour continuer à t'en donner ainsi ; mais j'ai peur de ne pas être capable de t'en dire un grand nombre. Mais voyons, efforce-toi, et donne-moi ce que tu as promis : dis-moi, pour ce qui est de toute l'excellence, ce qu'elle est, et cesse de faire un grand nombre de choses d'une seule, comme on affirme en plaisantant, chaque fois qu'une personne casse quelque chose. Laissant l'excellence entière et intacte, dis-moi ce qu'elle est. Suis les exemples que je t'ai donnés.

Ménôn — Eh bien, il me semble, Sôkratês, que l'excellence est, selon ce que dit le poète⁴⁰, aimer les choses admirables et être puissant. Moi aussi, je dis que l'excellence est de désirer les choses admirables et de pouvoir se les procurer⁴¹.

37. Lorsqu'on voulait être pressant, on appelait son interlocuteur du nom de son père.

38. Soit la première : la figure est ce qui accompagne la couleur.

39. En plus de la religion politique de chaque cité, il y avait des pratiques religieuses plus ou moins privées, dont les mystères. À Athènes, on pratiquait les Petits et les Grands Mystères à Éleusis, village qui se situe tout près de la capitale. Il est possible que Sôkratês se moque en parlant d'une éventuelle initiation religieuse de Ménôn et de son initiation philosophique, soit de son aveu d'ignorance. Quoi qu'il en soit, ni l'une ni l'autre n'aura lieu.

40. Quel est ce poète ? Nous ne le savons pas.

41. En reprenant la phrase du poète, Ménôn dit-il la même chose que celui qu'il cite ? Il est probable qu'il matérialise l'excellence (« aimer » devient « désirer des choses qu'on peut se procurer ») et qu'il l'instrumentalise (l'excellence sert à acquérir autre chose qu'elle-même).

Sôkratês — Dis-tu que le désir des choses admirables est le désir des biens ?

Ménôn — Certainement.

Sôkratês — Veux-tu dire par là qu'il y a ceux qui désirent les maux et d'autres qui désirent les biens ? Ne te semble-t-il pas, excellent [homme], que tous désirent les biens ?

Ménôn — Il me semble que non.

Sôkratês — Alors certains désirent les maux ?

Ménôn — Oui.

Sôkratês — Dis-tu qu'ils pensent que les maux sont bons, ou que connaissant qu'ils sont mauvais, ils les désirent quand même ?

Ménôn — Les deux cas se rencontrent, me semble-t-il.

Sôkratês — Te semble-t-il de fait, Ménôn, que tout en connaissant que les maux sont mauvais, ils les désirent ?

Ménôn — C'est bien ça.

Sôkratês — Qu'appelles-tu désirer une chose ? Est-ce désirer qu'elle vous arrive ?

Ménôn — Oui, qu'elle vous arrive. Quoi d'autre ?

Sôkratês — En pensant que les maux sont avantageux à celui à qui ils arrivent, ou en sachant que les maux nuisent à celui en qui ils existent ?

Ménôn — Il y a ceux qui croient que les maux sont avantageux ; il y a aussi ceux qui savent qu'ils sont nuisibles.

Sôkratês — Ceux qui pensent que les maux sont avantageux te paraissent-ils connaître les maux comme des maux ?

Ménôn — Ça, il me semble que ce n'est pas tout du tout le cas.

Sôkratês — Il est donc clair qu'ils ne désirent pas les maux : ils ignorent que les maux [sont des maux], mais pensent qu'ils sont des biens, alors qu'ils sont des maux, de telle sorte qu'il est clair que ceux qui ignorent que les maux [sont des maux] et pensent qu'ils sont biens désirent des biens. N'est-ce pas ?

Ménôn — Pour ceux-là, c'est possible.

Sôkratês — Mais quoi ! Ceux qui désirent les maux, à ce que tu affirmes, et pensent que les maux nuisent à celui à qui ils adviennent, connaissent certes qu'il leur nuira ?

Ménôn — C'est nécessaire.

Sôkratês — Mais ces gens-là ne pensent-ils pas que ceux à qui l'on nuit sont malheureux en proportion de ce qu'on leur nuit ?

Ménôn — Ça aussi, c'est nécessaire.

Sôkratês — Et que les malheureux sont misérables ?

Ménôn — Je le crois, moi.

Sôkratês — Or, y a-t-il un homme au monde qui veuille être malheureux et misérable ?

Ménôn — Il me semble que non, Sôkratês.

Sôkratês — Donc, Ménôn, personne ne veut [avoir] des maux, s'il ne veut pas être malheureux. Car être malheureux, qu'est-ce d'autre chose que vouloir [avoir] des maux et les posséder ?

Ménôn — Il est possible que tu dises vrai, Sôkratês, et que personne ne veuille [avoir] des maux.

XI. Sôkratês — Ne disais-tu pas tout à l'heure que l'excellence, c'est vouloir les biens et pouvoir se les procurer ?

Ménôn — Je l'ai dit en effet.

Sôkratês — De ce que tu as dit, le premier, « vouloir », appartient à tous [les humains], et à cet égard un [humain] n'est meilleur qu'un autre ⁴².

Ménôn — Il apparaît [que c'est ainsi].

Sôkratês — Mais il est clair que, si quelqu'un est meilleur qu'un autre, ce serait quant au pouvoir.

42. Pour un Grec l'excellence est une qualité rare et n'appartient qu'aux meilleurs : elle constitue justement la supériorité des meilleurs. Voir la réplique suivante de Sôkratês qui suppose, et Ménôn est d'accord, que l'excellence fait que son possesseur est meilleur que les autres.

Ménôn — Tout à fait.

Sôkratês — Donc, comme il paraît, selon ta définition, l'excellence est le pouvoir de se procurer les biens.

Ménôn — Il me semble, Sôkratês, que c'est tout à fait comme tu le proposes à présent.

Sôkratês — Voyons ici aussi si tu dis vrai ; car il est possible que tu aies raison⁴³. Tu affirmes que l'excellence est être capable de se procurer les biens ?

Ménôn — Je l'affirme.

Sôkratês — N'appelles-tu pas biens, par exemple, la santé et la richesse⁴⁴ ?

Ménôn — Et posséder de l'or et de l'argent, et les honneurs et les charges dans la cité.

Sôkratês — Ne dis-tu pas qu'il y a d'autres biens en dehors de ceux-là ?

Ménôn — Non. Mais je dis que toutes les choses de ce genre [sont des biens].

Sôkratês — Soit. Se procurer de l'or et de l'argent, c'est là l'excellence, comme l'affirme Ménôn, hôte héréditaire du Grand Roi⁴⁵. À l'acquisition, Ménôn, ajoutes-tu les mots *justement* et *pieusement* ? Ou cela est-il indifférent pour toi : si quelqu'un acquiert injustement, l'appelles-tu également de l'excellence ?

Ménôn — Non certes, Sôkratês.

Sôkratês — Alors, tu l'appelles de la médiocrité ?

Ménôn — Tout à fait, certes.

43. Littéralement : il est possible que tu dises bien.

44. D'après la remarque de Ménôn, qui suit, il faut comprendre la richesse dont parle Sôkratês comme la possession de biens meubles et immeubles : la richesse constituée par la possession d'or et d'argent est autre chose encore.

45. Le Grand Roi est le roi de Perse. Ménôn mourra assassiné par les lieutenants du Grand Roi, après avoir participé à une tentative de révolution de palais dans l'espoir de devenir plus riche.

Sôkratês — Il faut donc, à ce qu'il paraît, qu'à cette acquisition se joigne la justice, la santé d'esprit, la piété ou quelque autre partie de l'excellence ; sinon, elle ne sera plus excellence, bien qu'elle procure les biens.

Ménôn — Comment en effet serait-elle excellence sans ces choses ?

Sôkratês — Mais si l'on ne se procure point d'or et d'argent, ni pour soi, ni pour autrui, quand ça serait injuste, cette abstention n'est-elle pas elle aussi de l'excellence ?

Ménôn — Ça apparaît [clairement].

Sôkratês — Donc l'acquisition de tels biens n'est pas plus de l'excellence que l'abstention, mais, à ce qu'il paraît, ce qui se fait avec justice est excellence, et médiocrité, ce qui se fait sans aucune de ces choses.

Ménôn — Il me semble qu'il est nécessaire [qu'il en soit] comme tu dis.

XII. Sôkratês — N'avons-nous pas affirmé il y a un moment que chacune de ces choses, la justice, la santé d'esprit et toutes les autres du même genre étaient des parties de l'excellence ?

Ménôn — Oui.

Sôkratês — Alors, Ménôn, tu joues avec moi.

Ménôn — Pourquoi, Sôkratês ?

Sôkratês — Parce que je t'ai prié, il n'y a qu'un moment, de ne pas briser ni mettre en morceaux l'excellence et t'ai donné des exemples de la manière dont tu devais répondre. Mais tu n'as tenu aucun compte de tout ça, et tu me dis que l'excellence est être capable de se procurer les biens avec justice. Affirmes-tu d'autre part que la justice est une partie de l'excellence ?

Ménôn — Je l'affirme.

Sôkratês — Ainsi il résulte de ce sur quoi tu te mets d'accord que l'excellence est faire tout ce qu'on fait avec une partie de l'excellence, puisque tu affirmes que la justice – et chacune de ces choses – est une partie de l'excellence. Pourquoi ai-je dit cela ? C'est que, t'ayant prié de dire ce

qu'est toute l'excellence, tu es bien loin d'avoir dit ce qu'elle est : tu affirmes qu'est excellence toute action qui est faite avec une partie de l'excellence, comme si tu avais déjà dit ce qu'est toute l'excellence et comme si je la connaissais déjà même si tu la découpes en morceaux. Il faut donc, à ce qu'il me semble, que je te pose encore une fois ma question du début, aimable Ménôn : « Qu'est-ce que l'excellence ? », s'il est vrai que toute action est une excellence, quand elle est faite avec une partie de l'excellence. Car c'est dire ça que de dire que toute action accompagnée de justice est de l'excellence. Ne te semble-t-il pas nécessaire de recommencer ou penses-tu qu'on sait ce qu'est une partie de l'excellence tout en ne sachant pas ce qu'est l'excellence elle-même ?

Ménôn — Il me semble que non.

Sôkratês — En effet si tu t'en souviens, lorsque je t'ai répondu sur la figure, nous avons rejeté la réponse qui s'appuie sur ce qui est encore en question et n'a pas encore été admis d'un commun accord.

Ménôn — Et c'est correct de la rejeter, Sôkratês.

Sôkratês — Excellent [homme], lorsque nous cherchons encore ce qu'est toute l'excellence, ne pense pas qu'en l'expliquant au moyen de ses parties, tu la rendras claire pour qui que ce soit, ni du reste quoi que ce soit que tu dirais de la même façon. Pense au contraire qu'il faut encore une fois poser la même question : « Qu'est-ce que l'excellence ? », quand tu dis comme tu dis. Te semble-t-il que je ne dis rien [qui vaille] ?

Ménôn — Il me semble que ce que tu dis est correct.

XIII. Sôkratês — Réponds-moi donc de nouveau depuis le début. Qu'affirmes-tu être l'excellence, toi, et ton ami ?

Ménôn — J'avais ouï dire, Sôkratês, avant même de te rencontrer, que tu ne faisais pas autre chose que de te mettre toi-même dans l'embarras et de mettre les autres

dans l'embarras⁴⁶. En ce moment même, à ce qu'il me semble, tu m'as véritablement ensorcelé et drogué et charmé, au point où je suis dans l'embarras. Il me semble, si je puis hasarder une plaisanterie, que tu ressembles exactement pour la forme et pour tout le reste à ce large poisson de mer qu'on appelle une torpille. Elle engourdit celui qui s'approche d'elle et la touche. Tu me sembles toi aussi m'avoir causé un engourdissement semblable ; car en vérité je suis engourdi d'âme et de bouche, et je ne trouve rien à te répondre. Et pourtant j'ai parlé mille fois sur l'excellence, et devant un grand nombre de gens, et fort bien, à ce qu'il me semblait. Mais en ce moment je ne suis pas du tout capable de dire même ce qu'elle est. Aussi, il me semble que tu fais bien de ne pas naviguer et voyager hors d'ici ; car si, étranger dans quelque autre cité, tu faisais des choses semblables, tu ne tarderais pas à être arrêté comme sorcier.

Sôkratês — Tu es un rusé, Ménôn, et peu s'en faut que tu ne m'aies pris.

Ménôn — Quoi donc, Sôkratês ?

Sôkratês — Je sais pourquoi tu m'as ainsi comparé.

Ménôn — Pourquoi penses-tu ?

Sôkratês — Pour que je te compare en retour. Car je sais que tous les [hommes] admirables aiment être comparés. Ça tourne à leur avantage ; car les images de ce qui est admirable sont admirables aussi, je pense. Mais je ne te comparerai pas en retour. Quant à moi, si la torpille est elle-même engourdie quand elle engourdit les autres, je lui ressemble ; sinon, non. Car ce n'est pas sûr de moi que je mets les autres dans l'embarras ; c'est parce que je suis moi-même dans l'embarras plus que tout autre que je mets dans l'embarras. C'est ainsi qu'à présent, au sujet de l'excellence,

46. *Aporéin* en grec. Littéralement être sans moyen. Quant aux questions philosophiques, Sôkratês est pauvre, ou sans moyen, et il rend les autres pauvres, en leur enlevant les moyens, ou l'illusion qu'ils ont les moyens, de répondre ce qu'ils savent.

je ne sais pas ce qu'elle est ; peut-être le savais-tu, toi, avant d'être en contact avec moi, mais maintenant tu es semblable à qui ne le sait pas. Néanmoins je veux bien examiner et rechercher avec toi ce qu'elle peut bien être.

XIV. Ménôn — Et comment chercheras-tu, Sôkratês, une chose dont tu ne sais pas du tout ce qu'elle est ? Parmi les choses que tu ne sais pas, laquelle proposeras-tu de chercher ? Même si, par bonne chance, tu tombes sur elle, comment sauras-tu que c'est ce que tu [cherches, mais que tu] ne connais pas ?

Sôkratês — Je comprends ce que tu veux dire, Ménôn. Voistu que ce que tu soulèves est un discours éristique⁴⁷, qu'il n'est pas possible à l'être humain de chercher ni ce qu'il sait, ni ce qu'il ne sait pas ? Car il ne saurait chercher ce qu'il sait – puisqu'il le sait, et que pour un tel objet rien ne sert de chercher – ni ce qu'il ne sait pas – puisqu'il ne sait pas ce qu'il cherche.

Ménôn — Ne te semble-t-il pas que ce discours est admirablement dit, Sôkratês ?

Sôkratês — Non, il me semble que non.

Ménôn — Peux-tu dire en quoi ?

Sôkratês — Je le peux. J'ai entendu des hommes et des femmes sages dans les choses divines...

Ménôn — Quel discours disaient-ils ?

Sôkratês — Un discours vrai, me semble-t-il, et admirable.

Ménôn — Quel discours ? Et qui sont ceux qui le disaient ?

47. Les sophistes étaient renommés, entre autres, pour la capacité de trouver des arguments difficiles à résoudre, appelés éristiques, ou encore sophistiques, qui jetaient par terre le bon sens ou permettaient de gagner un débat en un tournemain. Et ce souvent en mettant en doute toute possibilité de trouver la vérité, de façon à détruire toutes les présuppositions du bon sens et à prouver du même coup la vérité de la position sophistiquée, savante et rebelle aux contraintes morales ordinaires.

Sôkratês — Ils sont des prêtres et des prêtresses qui ont eu soin de pouvoir donner un discours concernant ce dont ils ont la charge. Il y a aussi Pindaros et un grand nombre d'autres poètes, ceux qui sont divins. Ce qu'ils disent, le voici. Examine s'ils te semblent dire vrai. Ils affirment que l'âme de l'être humain est immortelle et que tantôt elle s'échappe, ce qu'on appelle mourir, et tantôt reparaît, mais qu'elle ne périt jamais et que, pour cette raison, il faut mener la vie la plus sainte possible. « Car quand Perséphonê⁴⁸ a reçu des morts la rançon d'une ancienne faute, elle renvoie leur âme vers le soleil d'en haut, à la neuvième année. De ces âmes se forment les rois glorieux et les hommes puissants par la force et supérieurs par la sagesse, qui sont à jamais honorés par les humains comme des héros sans tache⁴⁹. »

XV. Donc puisque l'âme est immortelle, qu'elle a vécu un grand nombre de vies et qu'elle a vu tout ce qu'il y a ici et ce qu'il y a dans l'Hadês⁵⁰, il n'y a rien qu'elle n'ait appris. Aussi il n'y a rien de surprenant à ce que, sur l'excellence et sur le reste, elle soit capable de se souvenir de ce qu'elle a su auparavant. Comme toute la nature est homogène et que l'âme a tout appris, rien n'empêche qu'en se rappelant une seule chose, ce que les hommes appellent apprendre, elle ne retrouve d'elle-même toutes les autres, pourvu qu'elle soit courageuse et qu'elle ne se lasse pas de chercher⁵¹; car chercher et apprendre est au total se ressouvenir. Il ne faut

48. Déesse du monde souterrain.

49. Sôkratês cite un poème, semble-t-il, de Pindaros.

50. Monde souterrain, où règnent Hadês et Perséphone et où habitent les morts devenus ombres.

51. La même remarque sur le courage philosophique est proposée dans le *Lakhês* (section XXI). Elle sera reprise sous peu : la doctrine de Sôkratês vise donc la lâcheté actuelle de Ménôn, qui ne veut plus discuter, mais se réfugier dans un argument éristique qui nie la possibilité même d'apprendre.

donc pas croire ce discours éristique-là : il nous rendrait paresseux, et il n'est agréable à entendre que pour les paresseux parmi les humains. Celui-ci au contraire les rend actifs et chercheurs. Comme je crois qu'il est vrai, je veux chercher avec toi ce qu'est l'excellence.

Ménôn — Oui, Sôkratês. Mais qu'est-ce qui te fait dire que nous n'apprenons pas, mais que ce que nous appelons apprentissage est un ressouvenir. Peux-tu m'enseigner qu'il en est ainsi ?

Sôkratês — Tout à l'heure, Ménôn, j'ai dit que tu étais rusé ; et maintenant tu me demandes si je puis t'enseigner une chose, moi qui affirme qu'il n'y a pas d'enseignement, mais du ressouvenir. C'est afin que j'apparaisse tout de suite dire le contraire de ce que j'ai dit.

Ménôn — Non, par Zeus⁵², Sôkratês, ce n'est pas en visant ça que je te l'ai dit, mais par habitude. Si pourtant tu peux me montrer qu'il en est comme tu dis, montre-le-moi.

Sôkratês — Ce n'est pas chose facile ; cependant je veux m'y efforcer par égard pour toi. Appelle-moi un de ces nombreux esclaves qui t'accompagnent, celui que tu voudras, afin que je te le montre sur lui.

Ménôn — Volontiers. Approche ici.

Sôkratês — Est-il Grec et parle-t-il grec ?

Ménôn — Parfaitement : il est né chez moi.

Sôkratês — Aie à l'esprit [de vérifier] s'il apparaît se ressouvenir ou apprendre de moi.

Ménôn — Je l'aurai à l'esprit.

XVI. Sôkratês — Dis-moi, esclave, sais-tu que le carré est une figure comme celle-ci⁵³ ?

L'esclave — Je le sais.

52. Dieu de la justice et de la foudre, Zeus est le père des hommes et des dieux pour les Grecs.

53. Il faut imaginer que Sôkratês dessine dans le sable ou la poussière pendant qu'il parle.

Sôkratês — Alors dans un carré y a-t-il quatre lignes qui sont toutes égales ?

L'esclave — Certes.

Sôkratês — Et celles-ci, qui le traversent par le milieu, ne sont-elles pas égales aussi ?

L'esclave — Oui.

Sôkratês — N'y aurait-il pas une surface de cette sorte qui serait plus grande ou plus petite ?

L'esclave — Certes.

Sôkratês — Si donc ce côté-là avait deux pieds de long et celui-là deux pieds, combien de pieds aurait le tout ? Examine la chose : s'il y avait de ce côté-ci deux pieds, et de cet autre un seul, l'espace ne serait-il pas d'une fois deux pieds ?

L'esclave — Oui.

Sôkratês — Mais comme le second côté a aussi deux pieds, cela ne fait-il pas deux fois deux ?

L'esclave — C'est ce que ça fait.

Sôkratês — L'espace est donc de deux fois deux pieds.

L'esclave — Oui.

Sôkratês — Et combien font deux fois deux pieds ? Fais le calcul et dis-le-moi.

L'esclave — Quatre, Sôkratês.

Sôkratês — Ne pourrait-il pas y avoir un autre espace, double de celui-ci, mais semblable, ayant toutes ses lignes égales comme celui-ci ?

L'esclave — Oui.

Sôkratês — Combien aurait-il de pieds ?

L'esclave — Huit.

Sôkratês — Allons, essaie de dire quelle serait la grandeur de chaque ligne de ce nouveau carré. Dans celui-ci la ligne a deux pieds. Quelle longueur aura-t-elle dans le carré double ?

L'esclave — Il est clair, Sôkratês, qu'elle serait double.

Sôkratês — Vois-tu, Ménôn, que je ne lui enseigne rien, mais qu'en toutes choses je le questionne ? Il pense

maintenant qu'il sait quelle est la ligne dont se formera l'espace de huit pieds. Ne te le semble-t-il pas ?

Ménôn — Il me le semble.

Sôkratês — Le sait-il donc ?

Ménôn — Non certes.

Sôkratês — Il pense qu'il se formerait d'une ligne double ?

Ménôn — Oui.

XVII. Sôkratês — Regarde-le maintenant se souvenir progressivement, comme on doit se ressouvenir. Dis-moi, toi : tu affirmes que l'espace double se forme de la ligne double. Je ne dis pas un espace long d'un côté, court de l'autre, mais tout à fait semblable à celui-ci, et qu'il en soit le double, c'est-à-dire qu'il ait huit pieds. Mais vois s'il te semble encore qu'on le formera en doublant la ligne.

L'esclave — Il me le semble.

Sôkratês — Cette ligne ne sera-t-elle pas double de celle-là, si nous y en ajoutons une autre de même longueur en partant d'ici ?

L'esclave — Tout à fait.

Sôkratês — Affirmes-tu que c'est de cette ligne que sera formé l'espace de huit pieds, si nous tirons quatre lignes pareilles ?

L'esclave — Oui.

Sôkratês — Tirons donc, sur le modèle de celle-ci, quatre lignes égales. N'est-ce pas là ce que tu affirmes être l'espace de huit pieds ?

L'esclave — Certes.

Sôkratês — N'y a-t-il pas dans cet espace les quatre que voici, dont chacun est égal au premier, qui est de quatre pieds ?

L'esclave — Oui.

Sôkratês — De quelle grandeur est-il donc ? N'est-il pas quatre fois plus grand ?

L'esclave — Comment non ?

Sôkratês — Mais une chose quatre fois plus grande qu'une autre en est-elle le double ?

L'esclave — Non, par Zeus.

Sôkratês — Alors combien de fois est-elle plus grande ?

L'esclave — Quatre fois.

Sôkratês — Ainsi donc, esclave, le doublement de la ligne ne donne pas une surface double, mais quadruple.

L'esclave — Tu dis vrai.

Sôkratês — Car quatre fois quatre font seize. N'est-ce pas ?

L'esclave — Oui.

Sôkratês — Mais l'espace de huit pieds, sur quelle ligne le tracerons-nous ? Celle-ci ne donne-t-elle pas un espace quadruple ?

L'esclave — Je l'affirme.

Sôkratês — Et l'espace de quatre pieds que voici, ne se forme-t-il pas d'une ligne qui est la moitié de celle-là ?

L'esclave — Oui.

Sôkratês — Soit. Mais l'espace de huit pieds, n'est-il pas le double de celui-ci, et la moitié de l'autre ?

L'esclave — Oui.

Sôkratês — Ne sera-t-il pas formé sur une ligne plus grande que celle-là et plus courte que celle-ci ? Oui ou non ?

L'esclave — Ça me semble ainsi.

Sôkratês — Admirable ! Réponds-moi ce qui te semble. Dis-moi : cette ligne-ci n'était-elle pas de deux pieds, et l'autre de quatre ?

L'esclave — Oui.

Sôkratês — Il faut donc pour l'espace de huit pieds que la ligne soit plus grande que celle-ci, qui a deux pieds, mais plus courte que celle qui en a quatre.

L'esclave — Il le faut.

Sôkratês — Essaie de dire de quelle grandeur tu affirmes qu'elle est.

L'esclave — De trois pieds.

Sôkratês — Si elle doit avoir trois pieds, n'avons-nous pas qu'à ajouter à celle-ci la moitié d'elle-même et elle aura trois pieds ? Car voici deux pieds, et en voici un ; pareillement de

ce côté-ci deux, plus un, et cela fait l'espace que tu affirmes [être le double].

L'esclave — Oui.

Sôkratês — Mais si nous avons trois pieds d'un côté et trois pieds de l'autre, le tout ne sera-t-il pas de trois fois trois pieds ?

L'esclave — Il apparaît.

Sôkratês — Or combien font trois fois trois pieds ?

L'esclave — Neuf.

Sôkratês — Mais combien devrait avoir de pieds la surface double ?

L'esclave — Huit.

Sôkratês — Ce n'est donc pas encore avec la ligne de trois pieds que se forme la surface de huit.

L'esclave — Non, certes.

Sôkratês — Alors avec quelle ligne ? Essaie de nous le dire exactement, et, si tu ne veux pas la calculer, montre-la-nous.

L'esclave — Mais, par Zéus, Sôkratês, je ne sais pas.

XVIII. Sôkratês — As-tu à l'esprit encore, Ménôn, où il en est à présent sur le chemin du ressouvenir ? Au commencement, il ne savait pas quel est le côté du carré de huit pieds, ce que d'ailleurs il ne sait pas encore. Mais il pensait alors le savoir et il répondait avec assurance comme s'il le savait et il n'avait pas conscience de l'embarras. À présent, il a conscience de son embarras et, s'il ne le sait pas, il ne pense pas non plus savoir.

Ménôn — Tu dis vrai.

Sôkratês — N'est-il pas maintenant en meilleure disposition relativement à la chose qu'il ne savait pas ?

Ménôn — Ça aussi, ça me semble.

Sôkratês — En le mettant dans l'embarras, en l'engourdissant comme la torpille, lui avons-nous fait quelque tort ?

Ménôn — Il me semble que non.

Sôkratês — En tout cas, nous avons fait, à ce qu'il paraît, quelque chose qui l'aidera à découvrir ce qui en est. Car maintenant, comme il ne sait pas, il cherchera sans doute avec plaisir, tandis qu'auparavant il penserait facilement qu'il aurait raison de dire un grand nombre de fois et devant un grand nombre de gens que, pour doubler le carré, il faut doubler la longueur des côtés.

Mênôn — Il paraît.

Sôkratês — Penses-tu donc qu'il se fût mis à chercher et à apprendre une chose qu'il pensait savoir, quoiqu'il ne sût pas, avant d'être tombé dans l'embarras en se rendant compte qu'il ne savait pas et d'avoir désiré savoir ?

Mênôn — Il me semble que non, Sôkratês.

Sôkratês — Il a donc profité à être engourdi ?

Mênôn — Il me le semble.

Sôkratês — Examine ce qu'à la suite de cet embarras il découvrira en cherchant avec moi, qui ne fait rien d'autre que l'interroger, sans lui enseigner. Surveille pour voir si tu me surprendras à lui enseigner et à lui expliquer quelque chose, au lieu de le questionner sur ses opinions.

XIX. Dis-moi, toi. N'avons-nous pas ici un espace de quatre pieds ? Comprends-tu ?

L'esclave — Je comprends.

Sôkratês — Pouvons-nous lui ajouter cet autre-ci, qui lui est égal ?

L'esclave — Oui.

Sôkratês — Et ce troisième ici, égal à chacun des deux autres ?

L'esclave — Oui.

Sôkratês — Ne pouvons-nous pas compléter en ajoutant celui-ci dans le coin ?

L'esclave — Tout à fait.

Sôkratês — N'avons-nous pas ici à présent quatre espaces égaux ?

L'esclave — Oui.

Sôkratês — Quoi donc ? Tout cet espace-ci, de combien est-il plus grand que celui-ci ?

L'esclave — De quatre fois.

Sôkratês — Or c'est un espace double qu'il nous fallait. Ne t'en souviens-tu pas ?

L'esclave — Tout à fait.

Sôkratês — Cette ligne tirée d'un angle à l'autre ne coupe-t-elle pas en deux chacun de ces quatre espaces ?

L'esclave — Oui.

Sôkratês — Nous avons donc ici quatre lignes qui enferment cet espace-ci ?

L'esclave — Nous les avons.

Sôkratês — Examine maintenant : quelle est la grandeur de cet espace ?

L'esclave — Je ne le comprends pas.

Sôkratês — De ces quatre espaces, chaque ligne n'a-t-elle pas séparé en dedans la moitié de chacun ? Ou bien non ?

L'esclave — Oui.

Sôkratês — Et combien d'espaces de cette dimension y a-t-il dans ce carré ?

L'esclave — Quatre.

Sôkratês — Et combien dans celui-là ?

L'esclave — Deux.

Sôkratês — Et quatre, qu'est-il par rapport à deux ?

L'esclave — Le double.

Sôkratês — Combien de pieds a donc cet espace ?

L'esclave — Huit.

Sôkratês — Sur quelle ligne est-il construit ?

L'esclave — Sur celle-ci.

Sôkratês — Sur la ligne qui va d'un angle à l'autre dans le carré de quatre pieds ?

L'esclave — Oui.

Sôkratês — Cette ligne, les sophistes l'appellent diagonale. Si tel est son nom, c'est sur la diagonale que tu affirmes, esclave de Ménôn⁵⁴, que se construit l'espace double.

L'esclave — Tout à fait, Sôkratês.

XX. Sôkratês — Que t'en semble-t-il, Ménôn ? Y a-t-il dans les réponses de cet esclave une seule opinion qui ne soit pas de lui ?

Ménôn — Non, elles sont toutes de lui.

Sôkratês — Et cependant il ne savait pas, nous l'avons affirmé il n'y a qu'un instant.

Ménôn — Tu dis vrai.

Sôkratês — Ces opinions se trouvaient-elles en lui, ou non ?

Ménôn — Oui.

Sôkratês — Ainsi donc celui qui ne sait pas une chose, quelle qu'elle soit, a en lui des opinions vraies sur la chose qu'il ne sait pas.

Ménôn — Il apparaît.

Sôkratês — C'est ainsi que, chez cet esclave, ces opinions viennent de surgir comme en songe. Mais si on le questionnait un grand nombre de fois et d'un grand nombre de manières sur les mêmes sujets, sache qu'à la fin il en aurait une connaissance aussi exacte que personne au monde.

Ménôn — Il paraît.

Sôkratês — Il saura donc sans que personne ne lui enseigne, mais alors qu'on le questionne et reprendra en lui-même sa science.

Ménôn — Oui.

Sôkratês — Mais reprendre soi-même en soi-même une science, n'est-ce pas se ressouvenir.

Ménôn — Tout à fait.

54. Cette façon de s'adresser à l'esclave à quelque chose de dramatique, comme plus haut lorsque Sôkratês appelait Ménôn « fils d'Aléxidêmos » (section IX) ou « hôte héréditaire du Grand Roi (section XI) ».

Sôkratês — Et cette science qu'il a maintenant, ne faut-il pas qu'il l'ait reçue à un certain moment, ou qu'il l'ait toujours eue ?

Ménôn — Oui.

Sôkratês — Or, s'il l'a toujours eue, il a toujours été savant ; si au contraire il l'a reçue à un moment donné, ce n'est assurément pas dans la vie présente qu'il l'aurait reçue. Ou quelqu'un lui aurait-il enseigné la géométrie ? Car il fera sur toute la géométrie et sur toutes les autres sciences sans exception ce qu'il vient de faire. Y a-t-il donc quelqu'un qui lui ait enseigné toutes ces choses ? Il est sans doute juste que tu le saches, puisqu'il est né et qu'il a été élevé dans ta maison.

Ménôn — Mais je sais qu'on ne lui a jamais enseigné.

Sôkratês — Or a-t-il ces opinions ou ne les a-t-il pas ?

Ménôn — Ça apparaît comme incontestable, Sôkratês.

XXI. Sôkratês — Or s'il ne les a pas reçues dans la vie présente, n'est-il pas dès lors clair qu'il les a eues et qu'il les a apprises dans un autre temps ?

Ménôn — Ça apparaît [clairement].

Sôkratês — Ce temps n'est-il pas celui où il n'était pas encore un être humain ?

Ménôn — Oui.

Sôkratês — Par conséquent, si pendant le temps où il est un être humain et celui où il ne l'est pas, il a en lui des opinions vraies qui, réveillées par un questionnement, deviennent des sciences, ne faut-il pas que son âme ait appris de tout temps ? Car il est clair que pendant la totalité du temps il a été ou n'a pas été un être humain.

Ménôn — Ça apparaît [clairement].

Sôkratês — Si donc la vérité des êtres existe toujours dans l'âme, elle doit être immortelle. Aussi celui à qui il arrive de ne pas être savant, c'est-à-dire de ne pas se souvenir, il lui faut se mettre avec confiance à chercher et à se ressouvenir.

Ménôn — Il me semble que tu as raison, Sôkratês, je ne sais comment.

Sôkratês — Il me le semble aussi à moi, Ménôn. À vrai dire, je n'affirmerais pas tout à fait les autres choses de mon discours. Mais il est un point que je défendrais par le discours et par l'action : c'est que, si nous pensons qu'il faut chercher ce qu'on ne sait pas, nous serons meilleurs, plus courageux et moins paresseux que si nous pensons qu'il n'est même pas possible de trouver et qu'il ne faut pas chercher ce dont nous ne sommes pas savants.

Ménôn — Sur ce point encore, Sôkratês, tu me parais avoir raison.

XXII. Sôkratês — Puisque nous sommes d'accord qu'on doit chercher ce qu'on ne sait pas, veux-tu que nous nous mettions à chercher ensemble ce que peut être l'excellence ?

Ménôn — Tout à fait... Cependant non, Sôkratês : ce que me plairait avant tout, ce serait la première question, de l'examiner et de t'écouter : faut-il s'appliquer à l'excellence comme à une chose qui s'enseigne, ou qui vient aux humains par nature ou de quelque autre manière⁵⁵ ?

Sôkratês — Si j'avais quelque pouvoir, non seulement sur moi, mais encore sur toi, Ménôn, nous n'examinerions pas si l'excellence peut être enseignée ou non, avant d'avoir cherché d'abord ce qu'elle est elle-même. Mais puisque tu ne t'efforces pas de te commander à toi-même, sans doute afin d'être libre, et que, d'autre part, tu t'efforces de me commander et que tu me commandes en effet, je me mettrai d'accord avec toi. Car que faire ? Il paraît donc qu'il nous faut chercher comment se comporte une chose dont nous ignorons encore la nature. Si tu relâches du moins quelque chose de ton pouvoir sur moi, mets-toi d'accord pour que je cherche par hypothèse si l'excellence s'enseigne ou si elle vient de quelque autre manière. Je dis « chercher par hypothèse », comme les géomètres le font souvent. Si on les

55. En somme, Ménôn répose sa question initiale. Il est clair cependant qu'il a laissé tomber une, voire deux, des réponses possibles.

questionne, par exemple, sur une surface, pour savoir si telle surface peut s'inscrire comme triangle dans un cercle, ils répondent : « Je ne sais pas encore si cette surface s'y prête, mais je pense qu'une hypothèse comme celle-ci pourra nous servir pour ça : si cette surface est telle qu'appliquée à la ligne donnée du cercle, elle soit trop petite d'un espace pareil à celui que vous avez appliqué, j'en conclus telle conséquence, et telle autre différente, s'il en est autrement. Cette hypothèse posée, je veux te dire ce qui arrivera de l'inscription de la figure dans le cercle, si elle le pourra ou non. »

XXIII. C'est ainsi que nous ferons au sujet de l'excellence. Puisque nous n'en connaissons ni ce qu'elle est, ni comment elle est, examinons sur une hypothèse si elle s'enseigne ou non et disons : « Que doit être l'excellence parmi les choses de l'âme pour qu'elle s'enseigne ou non ? » Tout d'abord, si elle est différente de la science, s'enseigne-t-elle ou, comme nous disions tout à l'heure, s'en ressouvient-on ? L'emploi de ces deux mots est indifférent ; ce qui importe, c'est de savoir si elle s'enseigne. Ou plutôt n'est-il pas clair pour tout le monde que l'être humain n'apprend rien d'autre que la science ?

Ménôn — Il me le semble.

Sôkratês — Si donc l'excellence est une science, il est clair qu'elle s'enseigne.

Ménôn — Comment non ?

Sôkratês — Nous voilà vite débarassés de cette question : si l'excellence est telle chose, elle s'enseigne ; si elle est telle autre, non.

Ménôn — Tout à fait.

Sôkratês — Ensuite il faut, paraît-il, examiner si l'excellence est une science, ou si elle est autre chose qu'une science ⁵⁶.

56. Comme par magie, la question de Ménôn est de nouveau abandonnée pour être remplacée par celle de Sôkratês. Il n'est pas clair que Ménôn se soit rendu compte de ce qui vient de se passer.

Ménôn — Il me semble qu'ensuite c'est ce qu'il faut examiner.

Sôkratês — Mais quoi! N'affirmons-nous pas que l'excellence est un bien et pour nous cette hypothèse ne demeure-t-elle pas : l'excellence est un bien ?

Ménôn — Tout à fait.

Sôkratês — S'il y a donc quelque chose qui est un bien et qui est distinct de la science, l'excellence peut ne pas être une science. Mais s'il n'est aucun genre de bien que la science n'embrasse, nous conjecturerons correctement que l'excellence est une science.

Ménôn — C'est ça.

Sôkratês — Sommes-nous bons par l'excellence ?

Ménôn — Oui.

Sôkratês — Or si nous sommes bons, nous sommes utiles ; car tous ces biens sont utiles. N'est-ce pas ?

Ménôn — Oui.

Sôkratês — L'excellence est-elle utile ?

Ménôn — C'est nécessaire à partir de ce sur quoi nous sommes d'accord.

XXIV. Sôkratês — Examinons donc, en les prenant une par une, quelles sont les choses qui nous sont utiles. C'est la santé, affirmons-nous, la force, la beauté et la richesse. Nous disons que ces choses et les choses qui leur sont semblables sont utiles⁵⁷. N'est-ce pas ?

Ménôn — Oui.

Sôkratês — Mais ces mêmes choses, nous affirmons parfois qu'elles nuisent. Affirmes-tu ça, ou autre chose ?

Ménôn — Non, j'affirme ça.

57. Plus haut (section XI), Sôkratês, avec l'accord de Ménôn, avait suggéré que ces choses étaient des biens ; ils entendaient alors, semble-t-il, que c'était des buts, alors que Sôkratês ramènent ici ces biens à n'être que des biens utiles, c'est-à-dire des moyens : autre chose est le bien ou le but de la vie.

Sôkratês — Examine comment chacune de ces choses est réglée lorsqu'elle nous est utile, et comment lorsqu'elle nous nuit. N'est-ce pas lorsqu'on en use correctement qu'elle sont utiles, sinon elles sont nuisibles ?

Ménôn — Tout à fait.

Sôkratês — Maintenant examinons aussi les choses de l'âme. Appelles-tu certaines choses santé d'esprit, justice, courage, talent, mémoire, magnificence et ainsi de suite ?

Ménôn — J'emploie ces mots ⁵⁸.

Sôkratês — Parmi ces choses, examine si celles qui te semblent ne pas être des sciences, mais être différentes de la science, ne sont pas tantôt nuisibles et tantôt utiles. Par exemple le courage : s'il n'y a pas de réflexion, le courage n'est qu'une sorte d'audace ⁵⁹. Lorsque l'audace est sans intelligence, elle est nuisible à l'être humain, et avec l'intelligence, elle lui est utile, n'est-ce pas ?

Ménôn — Oui.

Sôkratês — N'en est-il pas de même de la santé d'esprit et du talent ? Ce qu'on apprend et ce qu'on supporte avec intelligence est utile ; nuisible, sans l'intelligence.

Ménôn — Tout à fait.

Sôkratês — En résumé, tout ce que, guidée par la réflexion, l'âme entreprend et supporte aboutit à son bonheur, et c'est le contraire lorsqu'elle est guidée par l'irréflexion ?

Ménôn — Il paraît.

Sôkratês — Si donc l'excellence est une de ces choses dans l'âme et si elle est nécessairement utile, il faut qu'elle soit une réflexion, puisque toutes les autres choses de l'âme ne sont en elles-mêmes ni utiles ni nuisibles, et ne deviennent

58. Il est sous-entendu que puisqu'on emploie ces mots, il doit y avoir des choses, des réalités, qui y correspondent. C'est du moins la supposition de Sôkratês ; Ménôn n'a pas admis plus que ceci : il emploie ces mots.

59. Voir la fin de la discussion entre Sôkratês et Lakhès dans le *Lakhès*.

nuisibles ou utiles que si l'âme est guidée par la réflexion et l'irréflexion. Selon ce discours, puisque l'excellence est utile, il faut qu'elle soit de la réflexion.

Ménôn — Il me le semble.

XXV. Sôkratês — Considérons maintenant aussi les autres choses, la richesse et les autres choses semblables dont nous disions tout à l'heure qu'elles sont tantôt bonnes et tantôt nuisibles. De même que nous avons vu les choses de l'âme devenir utiles, quand la réflexion dirige le reste de l'âme, et nuisibles quand c'est l'irréflexion, de même ces autres choses ne deviennent-elle pas utiles quand l'âme en use et les dirige correctement, sinon elles deviennent nuisibles ?

Ménôn — Tout à fait.

Sôkratês — Or l'âme réfléchie les dirige correctement, l'âme irréfléchie les dirige aveuglément.

Ménôn — C'est ça.

Sôkratês — On peut donc dire dans tous les cas que dans l'être humain toutes les autres choses dépendent de l'âme et que les choses de l'âme dépendent de la réflexion, quand on vise les biens. D'après ce discours, l'utile est de la réflexion. Or avons-nous affirmé que l'excellence était utile ?

Ménôn — Tout à fait.

Sôkratês — Nous affirmons donc que l'excellence est la réflexion, en tout ou en partie.

Ménôn — Ce qui est dit me paraît admirablement dit, Sôkratês.

Sôkratês — Mais s'il en est ainsi, les bons ne seraient pas bons par nature ⁶⁰.

Ménôn — Il me semble que non ⁶¹.

60. On voit réapparaître ici, pendant un moment, la troisième option que Ménôn offrait au tout début du dialogue, soit que l'excellence est une fonction de la nature.

Sôkratês — Car voici, je crois, ce qui arriverait. Si les bons étaient bons par nature, il y aurait chez nous, je pense, des gens qui connaîtraient parmi les jeunes gens ceux qui seraient bons selon leur nature. Nous les prendrions sur leurs indications et nous les garderions dans l'acropole ⁶², en les mettant sous scellés avec plus de soin que l'or, afin que personne ne les corrompît ⁶³ et qu'une fois arrivés à l'âge d'homme, ils fussent la richesse de la cité.

Ménôn — C'est vraisemblable, Sôkratês ⁶⁴.

XXVI. Sôkratês — Mais puisque ce n'est pas par la nature que les bons deviennent bons, est-ce que l'enseignement les rend bons ?

Ménôn — Il me semble que c'est nécessaire, et il est clair, Sôkratês, d'après l'hypothèse, que, puisque l'excellence est une science, elle s'enseigne ⁶⁵.

Sôkratês — Peut-être, par Zéus. Mais n'avons-nous pas eu tort d'être d'accord là-dessus ?

Ménôn — Cependant ça nous semblait alors avoir été dit admirablement.

Sôkratês — Mais il faut que ça nous semble non seulement dans le passé, mais aussi maintenant et à l'avenir, pour que ce soit valide ⁶⁶.

61. Ménôn est d'accord, mais il n'explique pas pourquoi il est d'accord. C'est Sôkratês qui offre une raison, assez farfelue d'ailleurs, pour justifier la thèse.

62. Littéralement : la cité haute. Il y avait souvent, et particulièrement à Athènes, une cité haute où on plaçait le trésor de la cité et les temples principaux, dont celui du dieu ou de la déesse éponyme.

63. C'est le mot employé par Anutos dans l'accusation qu'il portera contre Sôkratês.

64. Il est difficile de comprendre pourquoi Ménôn trouve cette explication vraisemblable. On serait tenté de croire qu'il a hâte que cette conversation prenne fin.

65. Ménôn saute vite à la conclusion : la discussion peut finir. Mais Sôkratês n'y tient pas.

Ménôn — Quoi donc ! Que regardes-tu qui fait qu'elle te déplaît et que tu doutes que l'excellence soit une science ?

Sôkratês — Je vais te le dire, Ménôn. Que l'excellence s'enseigne, si elle est une science, je ne le rétracte pas : c'est admirablement dit. Mais l'excellence est-elle une science⁶⁷ ? Examine s'il ne te semble pas qu'il soit vraisemblable de ne pas y croire. Dis-moi : si quelque chose s'enseigne – et pas seulement l'excellence –, n'est-ce pas une nécessité qu'elle ait ses maîtres et ses disciples ?

Ménôn — Il me le semble.

Sôkratês — Au contraire, si elle ne comporte ni maîtres ni disciples, n' imagine-t-on pas admirablement quand on imagine qu'elle ne s'enseigne pas ?

Ménôn — C'est ça. Mais ne te semble-t-il pas qu'il y a des maîtres d'excellence ?

Sôkratês — En tout cas, un grand nombre de fois j'ai cherché s'il y avait de tels maîtres ; j'ai tout fait, mais je ne pense pas en avoir découvert. Et pourtant je cherche avec un grand nombre d'autres, surtout avec ceux que je crois les plus expérimentés en la matière⁶⁸. Mais – c'est admirable, Ménôn – voici Anutos qui s'assoit à côté de nous. Associons-le à notre recherche comme il serait vraisemblable de le faire. Anutos, tel que tu le vois, est le fils d'un père riche et sage, Anthémion, qui ne doit point sa fortune au hasard, ni à un cadeau, comme Ismênias de Thèbes, qui

66. Une vérité, la vérité que cherche Sôkratês, est une vérité par-delà le temps, et une vérité par-delà l'entente provisoire qu'il peut y avoir lors d'une discussion. On pourrait dire qu'il y a là le fondement de la différence entre la rhétorique (et la vie politique) et la dialectique (et la vie philosophique).

67. En somme, la question de Sôkratês, à laquelle on croyait avoir trouvé une réponse, renaît de ses cendres. Or elle renaît de ses cendres à partir de la question de Ménôn : comment se produit l'excellence ?

68. On trouvera un exemple de cette recherche dans le *Lakhês* de Platon, où Sôkratês questionne des généraux au sujet du courage.

vient de toucher la fortune d'un Polukratès, mais qui l'a acquise par sa sagesse et son soin. Et puis dans sa conduite, il⁶⁹ passe pour un citoyen sans orgueil, un homme qui n'est point gonflé de son importance, ni insupportable, mais réglé et de tenue correcte. De plus, il a bien élevé et éduqué son fils, comme il semble au peuple athénien, qui choisit Anutos pour les plus grands pouvoirs. Il est juste de chercher avec des gens de ce genre des maîtres d'excellence, qu'il y en ait ou non, et quels ils sont.

XXVII. Aide-nous donc, Anutos, ton hôte⁷⁰ Ménôn, ici présent, et moi, dans notre recherche sur le point que voici : quels sont les maîtres qui enseignent l'excellence ? Examine la question. Si nous voulions que Ménôn devint bon médecin, chez quels maîtres l'enverrions-nous ? Ne serait-ce pas chez les médecins ?

Anutos — Tout à fait.

Sôkratès — Et si nous voulions qu'il devînt un bon cordonnier, ne l'enverrions-nous pas chez les cordonniers ?

Anutos — Oui.

Sôkratès — Et de même pour les autres métiers ?

Anutos — Tout à fait.

Sôkratès — Dis-moi encore ceci sur le même sujet. C'est chez les médecins, affirmons-nous, qu'il serait admirable de l'envoyer, si nous voulions qu'il devienne un médecin. Lorsque nous disons ça, ne disons-nous pas qu'il serait réfléchi de l'envoyer chez les hommes qui pratiquent cet art plutôt que chez ceux qui ne le pratiquent pas, chez des hommes qui prennent un salaire pour ça et professent être

69. Il s'agit Anthémion et non d'Anutos.

70. Anutos est le *proxénos* des Thessaliens et donc de Ménôn. Le proxène est un citoyen qui, en vertu de son prestige personnel, assume pour les citoyens d'une autre cité ou d'une autre région les fonctions d'un hôte (accueil, secours, garantie) ; c'est une espèce de consul athénien pour les étrangers non-athéniens.

des maîtres pour qui veut venir et apprendre ? N'est-ce pas en regard de tout ça que c'est admirable de l'y envoyer ?

Anutos — Oui.

Sôkratês — N'en est-il pas de même pour l'art de la flûte et les autres [arts] ? Ce serait une grande inintelligence, quand on veut faire de quelqu'un un joueur de flûte, de ne pas l'envoyer chez ceux qui promettent d'enseigner cet art et qui prennent un salaire pour ça, et d'en importuner d'autres en leur demandant des enseignements, alors qu'ils ne se donnent point pour des maîtres et qu'ils n'ont aucun disciple dans la science que nous prétendons leur faire enseigner à celui que nous leur envoyons. Ne trouves-tu pas que ce serait une grande absurdité ?

Anutos — Si, par Zeus, et une marque de grande ignorance.

XXVIII. Sôkratês — Ce que tu dis est admirable. Tu peux maintenant tenir conseil avec moi sur le cas de ton hôte Ménôn. Celui-ci, Anutos, m'a dit qu'il désire acquérir cette sagesse et cette excellence grâce à laquelle les humains gouvernent bien leur maison et leur cité, en prenant soin de leurs parents, en recevant et congédiant des concitoyens et des étrangers comme il convient à un homme qui est bon ⁷¹. Examine chez qui il serait admirable de l'envoyer pour apprendre cette excellence. N'est-il pas clair, d'après le discours de tantôt, que ce doit être chez ceux qui promettent d'être des maîtres d'excellence et qui professent publiquement, moyennant un salaire fixé et qu'ils prennent, à instruire indistinctement tous les Grecs qui le désirent ⁷² ?

Anutos — Et qui, dis-tu, sont ces gens, Sôkratês ?

Sôkratês — Tu sais sans doute aussi bien que moi que ces humains s'appellent sophistes.

71. Ménôn n'a donné aucune indication d'un désir semblable, du moins dans le dialogue.

72. Voir *Apologie* 19d-20c, sur l'éducation, les sophistes et leur salaire.

Anutos — Par Héraklès⁷³, Sôkratês, chut⁷⁴. Qu'aucun de mes parents, ni de mes proches, ni de mes amis, qu'il soit de notre cité ou étranger⁷⁵, soit pris d'une folie telle qu'il aille chez ces gens-là et s'y empeste ; car ils sont manifestement une peste et la corruption⁷⁶ pour ceux qui les fréquentent.

Sôkratês — Que dis-tu là, Anutos ? Est-ce que, parmi ceux qui se mettent de l'avant comme sachant faire du bien, ceux-là seuls⁷⁷ sont si différents des autres que, non seulement ils ne sont pas, comme les autres, utiles à ceux qu'on leur confie, et qu'au contraire ils les corrompent ? Et pour ça ils prétendent ouvertement recevoir de l'argent ?

XXIX. Moi, je ne peux pas te croire. Car je connais un homme, Protagoras, qui pour sa sagesse a reçu plus d'argent que Phéidias⁷⁸, qui est si en vue pour avoir produit des œuvres admirables, et que dix autres sculpteurs avec lui. Tu dis quelque chose de monstrueux ! Les rapetasseurs de vieux souliers et les ravauders d'habits, s'ils rendaient les habits et les chaussures en plus mauvais état qu'ils ne les ont reçus, ne pourraient pas le cacher trente jours et mourraient promptement de faim, s'ils faisaient des choses de ce genre. Et Protagoras aurait pu cacher à toute la Grèce qu'il corrompait ceux qui le fréquentaient et qu'il les rendait

73. Ordinairement, on jurait par Héraklès pour exprimer l'étonnement.

74. *Éuphêmi*, en grec. Littéralement : parle bien. L'expression avait un caractère religieux ; il suggérait que l'autre avait mal parlé, en employant un terme qui portait malheur et en attirant ainsi la colère des dieux. En employant le terme, Sôkratês suggère que quelque chose de sacré est en jeu.

75. Anutos fait allusion sans doute à Ménôn.

76. C'est toujours le mot employé par Anutos dans l'accusation qu'il portera contre Sôkratês.

77. Soit les sophistes.

78. Un des plus grands sculpteurs de l'histoire de la Grèce. Il créa, entre autres, la statue gigantesque d'Athéna qu'on trouvait dans le Parthénon.

plus mauvais qu'il ne les avait pris, et ça pendant plus de quarante années ! Car il est mort, je crois, âgé de près de soixante-dix ans, après quarante ans dans son art et, durant tout ce temps jusqu'à ce jour même, il n'a pas cessé de jouir d'une bonne réputation. Et il n'y a pas seulement Protagoras : il y en a un grand nombre d'autres, les uns antérieurs à lui⁷⁹, les autres encore en vie aujourd'hui⁸⁰. Faut-il affirmer, d'après ton discours, qu'ils trompaient et gâtaient les jeunes en le sachant, ou qu'eux aussi étaient inconscients de ce qui se passait ? Soutiendrons-nous qu'ils sont fous, ceux que quelques-uns affirment être les plus sages des humains ?

Anutos — Il s'en faut qu'ils soient fous, Sôkratês : les fous, ce sont bien plutôt les jeunes gens qui leur donnent de l'argent, et plus encore les parents qui les leur confient⁸¹ ; mais les plus fous de tous, ce sont les cités qui permettent qu'ils entrent et qui ne les chassent point, que ce soient des étrangers ou des citoyens qui pratiquent un tel métier.

XXX. Sôkratês — Quelqu'un de ces sophistes t'a-t-il fait une injustice, Anutos ? Sans quoi pour quelle raison es-tu si dur pour eux ?

Anutos — Par Zéus, moi, je n'en ai jamais fréquenté aucun, et je ne le permettrai jamais à aucun des miens.

Sôkratês — Tu n'as donc absolument aucune expérience de ces hommes ?

Anutos — Que je n'en aie jamais !

79. Voir *Protagoras* 316d-e, où Protagoras affirme que son art, la sophistique, n'est en fait qu'une reprise d'autres arts qui n'en portaient pas le nom.

80. Sans le dire, Sôkratês fait allusion à des sophistes comme Gorgias, le maître de Ménôn : il faut croire que cette mise au clair de l'attitude d'Anutos au sujet des sophistes vise Ménôn, car il semble que le proxène Anutos et son protégé Ménôn ne se sont pas parlés de Gorgias.

81. Ménôn ne peut pas ne pas se sentir visé.

Sôkratês — Comment donc, être démonique, saurais-tu si la chose comporte quelque bien ou quelque mal, si tu n'en as absolument aucune expérience ?

Anutos — C'est facile. Je sais comment ils sont ceux-là, que j'en aie l'expérience ou non.

Sôkratês — Tu es peut-être devin, Anutos. Car je m'étonne, d'après ce que tu dis toi-même, [et je ne vois pas] par quel autre moyen tu pourrais savoir comment ils sont. Mais ce que nous cherchons ce n'est pas par quels maîtres Ménôn deviendrait mauvais, s'il allait à leur école. Admettons, si tu veux, que ce soient les sophistes. Dis-nous seulement les autres, et rends à cet ami de ta famille le service de lui dire quels sont dans cette grande cité ceux qu'il doit aller trouver pour devenir digne de respect dans le genre d'excellence que j'ai dit tout à l'heure.

XXXI. Anutos — Pourquoi ne le lui as-tu pas dit toi-même ?

Sôkratês — Je lui ai bien dit ceux que je pensais être des maîtres en cette matière ; mais il arrive que je n'ai rien dit [qui vaille], à ce que tu affirmes, et peut-être dis-tu quelque chose [qui vaille]. À ton tour donc : dis-lui vers quels Athéniens il doit aller. Dis un nom, celui que tu veux.

Anutos — Pourquoi ferais-je entendre un seul nom ? Qu'il tombe sur qui ce que ce soit parmi les hommes honnêtes d'Athènes : il n'en est aucun qui ne le rende meilleur que ne le feraient les sophistes, s'il veut seulement lui obéir⁸².

Sôkratês — Ces hommes honnêtes sont-ils devenus tels spontanément, et, sans avoir appris auprès de personne ? Sont-ils pourtant capables d'enseigner à d'autres ce qu'ils n'ont pas appris eux-mêmes ?

Anutos — Je prétends, moi, qu'ils l'ont appris de leurs prédécesseurs, qui étaient des hommes honnêtes. Ne te semble-t-il pas que dans notre cité il y a un grand nombre d'hommes honnêtes ?

82. Sa réponse est en fin de compte identique à celle de Mélètos dans l'*Apologie* 25a.

Sôkratês — Il me le semble, Anutos. Et il me semble qu'il y a ici des hommes de bien⁸³ dans les choses politiques et qu'il n'y en eut pas moins autrefois qu'aujourd'hui. Mais ont-ils été aussi de bons maîtres pour enseigner leur excellence ? Car c'est ça le discours qui nous tombe dessus. Depuis longtemps nous cherchons, non pas s'il y a ici des hommes de bien ou s'il n'y en a pas, ni s'il y a en a eu dans le passé, mais si l'excellence s'enseigne. En examinant ça nous examinons ceci : si les hommes de bien, soit d'aujourd'hui, soit d'autrefois, savaient transmettre à d'autres l'excellence qui était en eux, ou bien si l'excellence est quelque chose qui ne se transmet pas ni ne passe de l'un à l'autre. C'est ce que depuis longtemps nous cherchons, Ménôn et moi. Examine-le selon ton discours : n'affirmes-tu pas que Thémistoklês⁸⁴ fut un homme de bien ?

Anutos — Je l'affirme, et même le meilleur de tous.

XXXII. Sôkratês — Et qu'il a été un excellent maître, si personne a jamais été le maître de son excellence ?

Anutos — Je pense que oui, s'il le voulait.

Sôkratês — Mais penses-tu qu'il n'aurait pas voulu que d'autres devinssent des hommes honnêtes et principalement son propre fils ? Penses-tu qu'il fût jaloux de lui et que ce fût à dessein qu'il ne lui transmet pas l'excellence par laquelle lui-même était bon ? N'as-tu pas entendu dire que Thémistoklês avait enseigné à son fils Kléophantos à être un bon cavalier ? Ce Kléophantos en effet se tenait droit sur son cheval, lançait le javelot droit sur son cheval et exécutait une foule d'autres choses étonnantes que son père lui avait enseignées, l'ayant rendu également sage en tout ce qui

83. Sôkratês utilise l'expression « hommes de bien » (*andres agathoi*) plutôt qu'« hommes honnêtes » (*andrés kaloikagathoi*).

84. Un des grands généraux et hommes politiques d'Athènes. Il dirigea sa cité pendant et immédiatement après la deuxième guerre médique.

dépend d'un bon maître. N'as-tu pas entendu raconter ça aux vieillards ?

Anutos — Je l'ai entendu.

Sôkratês — On ne pouvait donc accuser son fils d'avoir une mauvaise nature.

Anutos — Peut-être pas.

Sôkratês — Quoi alors ? As-tu jamais entendu dire à quelqu'un, jeune ou vieux, que Kléophantos, fils de Thémistoklês, ait été un homme bon et sage comme son père ?

Anutos — Non certes.

Sôkratês — Dès lors pensons-nous qu'il ait voulu donner à son fils l'éducation dont je viens de parler et que, dans la sagesse par laquelle il était sage, il n'ait pas voulu le rendre meilleur que ses voisins, si du moins l'excellence s'enseigne ?

Anutos — Peut-être que non, par Zéus.

XXXIII. Sôkratês — Voilà donc ce qu'a été ce maître d'excellence qui, tu es d'accord, fut un des meilleurs des temps passés. Mais examinons-en un autre : Aristidês⁸⁵, fils de Lusimakhos. Es-tu d'accord que c'était un homme de bien ?

Anutos — Je le reconnais, certes.

Sôkratês — N'a-t-il pas, lui aussi, éduqué son fils Lusimakhos par rapport aux choses les plus admirables pour les Athéniens, celles pour lesquelles il y a des maîtres⁸⁶ ? Mais te semble-t-il qu'il l'ait rendu meilleur que quiconque ? Car tu l'as fréquenté et tu vois comment il est. Si tu veux [un autre exemple], Périklês, cet homme si

85. Un des plus grands généraux et hommes politiques d'Athènes, du moins avant que n'apparaisse Périklês. Il dirigea Athènes après l'exil de Thémistocle.

86. Voir *Lakhès* 179a et 180d, où l'évaluation que fait Lusimakhos de l'éducation qu'il a reçue est très différente.

magnifiquement sage⁸⁷, sais-tu qu'il a élevé deux fils, Paralos et Xanthippos ?

Anutos — Je le sais.

Sôkratês — Comme tu le sais toi aussi, il leur a enseigné pour qu'ils soient aussi bons que n'importe quel Athénien en équitation, en musique, à la lutte, et il les a éduqués en ce qui a trait à tous les autres arts, de manière à ce qu'ils soient aussi bons que quiconque. N'a-t-il pas voulu en faire des hommes de bien ? Il l'a voulu, me semble-t-il, mais peut-être ça ne s'enseigne pas⁸⁸. Et pour que tu ne penses pas qu'il n'y a eu que peu d'Athéniens et les plus petits qui aient été incapables de cela, rappelle-toi que Thukudidês⁸⁹ aussi a élevé deux fils, Mélésius⁹⁰ et Stéphanos, qu'il les a bien éduqués et en a fait les lutteurs les plus admirables d'Athènes, car il avait confié l'un à Xanthias et l'autre à Éudoros⁹¹. Ceux-ci semblaient être les meilleurs lutteurs d'alors. Ne t'en souviens-tu pas ?

Anutos — Je me souviens de l'avoir entendu.

XXXIV. Sôkratês — N'est-il pas clair que Thukudidês, qui avait fait apprendre à ses enfants des choses qui

87. Périklês avait été, avant Nikias, le plus grand homme politique d'Athènes. Il est probable qu'Anutos n'était pas un admirateur de Périklês.

88. Il était évident pour Sôkratês et pour Anutos que les fils de Périklês furent des gens bien ordinaires. Voir *Premier Alkibiadês* 118e pour un jugement semblable sur les fils de Périklês.

89. Grand homme politique du parti aristocratique et rival de Périklês. Anutos serait en principe plus favorable à cet homme. On notera que Sôkratês présente ces exemples selon leur ordre historique.

90. Un des personnages du *Lakhês* qui se plaint, lui aussi, de ne pas avoir été éduqué correctement par son père.

91. Ces professeurs de lutte étaient sans doute des sophistes mineurs. Voir le début de l'*Euthudêmos*. C'est sans doute à un professeur semblable que Mélésius et Lusimakhos songent à envoyer leurs enfants au début du *Lakhês*.

l'obligeaient à de grandes dépenses, n'aurait jamais négligé d'en faire des hommes de bien, ce qui ne lui aurait rien coûté, si l'excellence s'enseignait ? Peut-être dira-t-on que Thukudidès était un petit homme qui n'avait pas un très grand nombre d'amis parmi les Athéniens et leurs alliés. Il était au contraire d'une grande maison et était capable de beaucoup dans la cité et chez les autres Grecs ; en sorte que, si l'excellence s'enseignait, il aurait trouvé, soit chez un concitoyen soit chez un étranger, quelqu'un qui fût capable de rendre ses enfants bons, dans le cas où le soin des affaires publiques ne lui en eût pas laissé le loisir⁹². Mais, camarade Anutos, il est à craindre que l'excellence ne s'enseigne pas.

Anutos — Sôkratès, tu sembles trouver facile de dire du mal des êtres humains. Aussi, moi, je te conseille, si tu veux m'obéir, de bien te surveiller. En toute autre cité il est peut-être plus facile de faire du mal que du bien aux êtres humains ; en cette cité, c'est tout à fait le cas. Mais je pense que toi aussi, tu le sais⁹³.

XXXV. Sôkratès — Anutos me semble fâché, Ménôn, et ça ne m'étonne pas. Car d'abord il pense que j'accuse de mal ces hommes, et ensuite il croit être l'un d'eux lui-même. S'il vient un jour à saisir ce que c'est que de dire du mal, il cessera d'être fâché ; pour le moment il l'ignore. Mais dis-moi, toi, n'avez-vous pas aussi des hommes honnêtes chez vous ?

Ménôn — Tout à fait.

92. C'est ce qui est suggéré dans le *Lakhês*: souvent les pères n'ont pas le temps, ou ne prennent pas le temps, d'éduquer leurs enfants.

93. Anutos quitte la conversation, on s'imagine dans quel état d'esprit. Mais d'après les remarques subséquentes de Sôkratès et de Ménôn (voir les sections XLI et XLII), il ne s'éloigne pas tout à fait du lieu où discutent Sôkratès et Ménôn : il semble surveiller ce que dit son concitoyen à son protégé.

Sôkratês — Quoi donc ? Veulent-ils enseigner les jeunes, et sont-ils d'accord qu'ils sont des maîtres et que l'excellence s'enseigne ?

Ménôn — Non, par Zéus, Sôkratês. Mais tu leur entendrais dire tantôt que l'excellence s'enseigne, tantôt que non.

Sôkratês — Les regarderons-nous comme des maîtres en cette matière, eux qui ne sont même pas d'accord sur ce point ?

Ménôn — Il me semble que non, Sôkratês.

Sôkratês — Mais quoi ? Ces sophistes, qui seuls s'annoncent comme maîtres d'excellence⁹⁴, te semblent-ils l'être ?

Ménôn — Sôkratês, j'aime surtout Gorgias, parce qu'on ne l'entend jamais le promettre ; au contraire, il rit des autres, quand il les entend le promettre. Lui pense qu'il faut rendre [les hommes] habiles à parler.

Sôkratês — Alors il ne semble pas à toi non plus que les sophistes sont des maîtres [d'excellence]⁹⁵ ?

Ménôn — Je ne sais pas le dire, Sôkratês ; car moi aussi je me comporte comme le grand nombre : tantôt il me semble que oui, tantôt non⁹⁶.

Sôkratês — Sais-tu que vous n'êtes pas les seuls, toi et les autres hommes politiques, qui pensiez tantôt que

94. C'était la prétention de Protagoras. Voir *Protagoras* 318e-319a.

95. En disant « non plus », Sôkratês peut vouloir indiquer que Ménôn est d'accord avec Anutos. Mais il est possible qu'il laisse ainsi deviner sa propre évaluation véritable de l'enseignement des sophistes.

96. Est-il possible que cette indécision est la raison de la question que Ménôn pose au début du dialogue ? Si c'est le cas, sa question était authentique sur le plan philosophique. Mais ce qu'il a avoué par après indique plutôt que même s'il n'a pas de véritable réponse à la question il se permet de faire des prestations sur l'excellence à qui veut bien l'écouter.

l'excellence peut s'enseigner, tantôt qu'elle ne le peut pas ? Sais-tu que le poète Théognis⁹⁷ aussi dit les mêmes choses ?

Ménôn — Dans quels poèmes ?

XXXVI. Sôkratês — Dans ses poèmes élégiaques, où il dit : « Bois et mange chez ceux dont la puissance est grande : assieds-toi auprès d'eux et tâche de leur plaire, car des bons tu apprendras le bien. Si au contraire tu te mêles aux méchants tu perdras même ce que tu as d'esprit. » As-tu vu que dans ces vers il dit que l'excellence s'enseigne ?

Ménôn — Ça apparaît [clairement].

Sôkratês — Mais en allant un peu plus loin, dans d'autres vers, il affirme : « Si l'intelligence pouvait se fabriquer et être mise dans un homme », et il dit à peu près de ceux qui seraient capables de faire ça : « Ils en tireraient un grand nombre de grands salaires », et encore : « Jamais le fils d'un père bon ne deviendrait méchant, s'il écoutait les sages conseils ; mais, en dépit de tes leçons, tu ne feras jamais du méchant un homme de bien. » As-tu à l'esprit qu'il dit le contraire de lui-même sur le même sujet ?

Ménôn — Ça apparaît [clairement].

Sôkratês — Peux-tu dire quelque autre chose au sujet de laquelle on est d'accord que ceux qui affirment être des maîtres sont incapables de le faire, et même sont ignorants de ce qu'elle est et mauvais dans cette chose même dont ils affirment être des maîtres, tandis que ceux dont on est d'accord qu'ils sont des hommes de bien affirment tantôt qu'elle s'enseigne, tantôt qu'elle ne s'enseigne pas ? Affirmerais-tu que sont des maîtres, au sens propre du mot, des hommes aux idées aussi confuses ?

Ménôn — Par Zeus, je ne l'affirmerais pas.

XXXVII. Sôkratês — Si donc ni les sophistes ni les hommes honnêtes eux-mêmes ne sont des maîtres d'excellence, il est clair que les autres ⁹⁸ ne le seront pas, n'est-ce pas ?

97. Poète semblable à Pindaros cité plus tôt.

98. Soit les gens ordinaires.

Ménôn — Il me semble que non.

Sôkratês — Mais s'il n'y a pas de maîtres, il n'y a pas non plus de disciples.

Ménôn — Il me semble que c'est comme tu dis.

Sôkratês — Or nous avons été d'accord qu'une chose qui n'a ni maître ni disciples ne s'enseigne pas.

Ménôn — Nous avons été d'accord là-dessus.

Sôkratês — Et des maîtres d'excellence n'apparaissent nulle part.

Ménôn — C'est ça.

Sôkratês — Et s'il n'y a pas de maîtres, il n'y a pas non plus de disciples.

Ménôn — Ça apparaît ainsi.

Sôkratês — Donc l'excellence ne s'enseignerait pas.

Ménôn — Il paraît que non, si nous avons bien examiné. Aussi je m'étonne, Sôkratês, [et je me demande] s'il y a même des hommes de bien, ou, s'il y en a, de quelle manière ils s'engendrent⁹⁹.

Sôkratês — Je crains, Ménôn, que nous ne soyons, toi et moi, de pauvres hommes et que nous ayons été mal instruits, toi par Gorgias, moi par Prodikos. Il faut donc nous avoir nous-mêmes à l'esprit d'abord et chercher quelqu'un qui nous rende meilleurs de quelque manière que ce soit. Je dis ça en observant la recherche que nous venons de faire et je trouve qu'il est risible à nous de n'avoir pas songé que la science n'est pas le seul guide correct et bon qui permette aux humains de faire leurs affaires. C'est peut-être pour ça que nous fuit la connaissance de la façon dont s'engendre les hommes de bien.

Ménôn — Comment dis-tu, Sôkratês ?

XXXVIII. Sôkratês — Voici. Nous avons correctement été d'accord que les hommes de bien sont utiles et qu'il n'en saurait être autrement. N'est-ce pas ?

99. On voit que Ménôn n'a nullement abandonné sa question originelle.

Ménôn — Oui.

Sôkratês — Nous avons aussi été d'accord qu'ils seront utiles s'ils gouvernent correctement nos affaires, et ici encore nous avons admirablement été d'accord.

Ménôn — Oui.

Sôkratês — Mais qu'on ne puisse les guider correctement qu'à l'aide de la réflexion, nous serons d'accord pour dire que nous n'avons pas correctement été d'accord.

Ménôn — Comment entends-tu « correctement ».

Sôkratês — Je te le dirai. Si quelqu'un qui connaît la route qui mène à Larissa¹⁰⁰, ou en tout autre endroit que tu veux, s'y rendait et y guidait d'autres personnes, ne serait-il pas un guide bon et correct ?

Ménôn — Tout à fait.

Sôkratês — Par ailleurs, si quelqu'un a une opinion correcte, quoiqu'elle lui soit cachée et qu'il n'en ait pas la science, ne guiderait-il pas correctement ?

Ménôn — Tout à fait.

Sôkratês — Et tant qu'il aura une opinion correcte sur les choses dont l'autre a de la science, il sera un tout aussi bon guide en n'étant pas réfléchi que celui qui est réfléchi.

Ménôn — Tout aussi bon.

Sôkratês — Ainsi l'opinion vraie n'est pas un moins bon guide que la réflexion pour la rectitude de l'action, et c'est ce que nous avons négligé tout à l'heure dans notre recherche de ce que serait l'excellence. Nous disions que la réflexion seule conduit correctement à agir. Or l'opinion vraie produit le même effet.

Ménôn — Il paraît.

Sôkratês — L'opinion correcte¹⁰¹ n'est donc pas moins utile que la science.

100. Cité en Thessalie, d'où vient Ménôn vraisemblablement. Voir la section I du dialogue.

101. Sôkratês passe allègrement de l'opinion vraie à l'opinion correcte et vice versa, comme s'il n'y avait aucune nuance entre les

Ménôn — Avec cette différence, Sôkratês, que celui qui a la science tombe toujours [sur son but] et que celui qui n'a qu'une opinion vraie tantôt tombe dessus, tantôt non.

XXXIX. Sôkratês — Comment dis-tu ? Celui qui a toujours une opinion correcte ne tomberait-il pas toujours sur son but, tant que son opinion serait correcte ?

Ménôn — Ça m'apparaît forcé. Aussi je m'étonne, Sôkratês, puisqu'il en est ainsi, que la science soit beaucoup plus respectée que l'opinion correcte, et [je me demande] par quoi l'une est différente de l'autre.

Sôkratês — Sais-tu d'où vient ton étonnement, ou te le dirai-je ?

Ménôn — Tout à fait. Dis-le-moi.

Sôkratês — C'est que tu n'as pas porté ton esprit sur les statues de Daidalos¹⁰² ; peut-être même n'y en a-t-il pas chez vous¹⁰³.

Ménôn — Pourquoi dis-tu ça ?

Sôkratês — Parce que ces statues, si on ne les attache pas, s'échappent et prennent la fuite, tandis que, si elles sont attachées, elles demeurent en place.

Ménôn — Quoi¹⁰⁴ ?

choses que ces deux expressions pourraient signifier. Une opinion vraie se pense par rapport à la vérité et pourrait contenir la vérité quoique sans qu'il y ait eu réflexion de la part de celui qui a l'opinion vraie. Tandis que l'opinion correcte peut très bien être fautive puisqu'elle n'est que correcte ou droite en autant qu'elle guide correctement l'action, en autant qu'elle conduit droit au but. On notera que Hippias parle d'opinion vraie et que Sôkratês l'identifie à l'opinion correcte.

102. Sculpteur légendaire qui avait la réputation de créer des statues qui bougeaient. Voir *Éuthuphrôn* 11c.

103. La remarque est loufoque : il n'y a pas de semblables statues de Daidalos ni en Thessalie, ni en Attique, puisque c'est une invention des mythes grecs.

104. On comprend l'étonnement de Hippias : Sôkratês parle de ces statues comme si elle existaient pour de vrai.

Sôkratês — Lorsqu'un de ces ouvrages est laissé libre, la possession n'est pas de grande valeur, pas plus que celle d'un esclave¹⁰⁵ fugitif ; car elle ne demeure pas en place ; attachée, elle est au contraire d'une grande valeur ; car ces œuvres sont tout à fait admirables. Pourquoi te dire ceci ? Pour expliquer les opinions vraies. En effet les opinions vraies, tant qu'elles demeurent, sont de belles choses et produisent tous les biens. Mais elles ne veulent pas à rester longtemps ; elles s'enfuient de l'âme de l'être humain, de sorte qu'elles ont peu de valeur, tant qu'on ne les a pas enchaînées par un raisonnement sur leur cause. Et ça, camarade Ménôn, c'est le ressouvenir, comme nous avons été d'accord précédemment. Les a-t-on enchaînées, elles deviennent d'abord sciences, puis stables ; et voilà pourquoi la science est de plus de valeur que l'opinion correcte : la science diffère de l'opinion correcte par le lien [qui la fixe].

Ménôn — Par Zeus, Sôkratês, ça me semble être comme ça.

XL. Sôkratês — Au reste, moi aussi, je dis ça comme quelqu'un qui ne sait pas, mais qui imagine ; mais que l'opinion correcte et la science soient différentes, il ne me semble pas du tout que je l'imagine, et si j'affirmais savoir autre chose, j'affirmerais qu'il y en a peu. Parmi celles que je sais, je placerais une seule chose¹⁰⁶ avec cette [autre]¹⁰⁷.

105. *Anthrôpos*, en grec, soit être humain. C'est le contexte qui exige qu'on traduise par esclave. Un esclave n'est rien de plus qu'un être humain, puisqu'il n'a aucun pouvoir politique et qu'il est à peu de chose près la propriété de son maître, soit une chose naturelle qui n'a aucune dimension politique.

106. Soit sans doute le fait qu'il sait qu'il ne sait pas.

107. Le texte est d'une finesse intraduisible : en plus de dire qu'il saurait deux choses, qu'il sait qu'il ne sait pas et qu'il y a une différence entre l'opinion correcte et la science, Sôkratês, grâce aux ressources de la langue grecque, dit qu'il connaît peut-être deux choses : le Un et l'Autre, qui sont les fondements du Tout, selon Platôn. Par ailleurs, l'Autre est constitué de la constatation qu'il y a une différence (une alterité entre l'opinion et la science), et

Ménôn — Tu dis correctement [tout ça], Sôkratês.

Sôkratês — Mais quoi ? Ceci n'est-il pas correct aussi, que, lorsque l'opinion vraie guide l'exécution de nos actions, elle produit d'aussi bons résultats que la science.

Ménôn — Ici encore, tu me sembles dire vrai.

Sôkratês — L'opinion correcte ne sera donc en rien inférieure à la science, ni moins utile en ce qui concerne les actions, et l'homme qui a une opinion vraie ne le cède point à celui qui a la science.

Ménôn — C'est ça.

Sôkratês — Or nous sommes d'accord que l'homme de bien est utile.

Ménôn — Oui.

Sôkratês — Par conséquent, puisque ce n'est pas seulement par la science que les hommes sont bons et utiles aux cités, s'il y en a, mais aussi par l'opinion correcte, et que d'autre part ni l'une ni l'autre, ni la science, ni l'opinion vraie, ne sont par nature, mais des choses qu'on acquiert... Mais peut-être te semble-t-il qu'elles sont, l'une ou l'autre, par nature.

Ménôn — Il me semble que non ¹⁰⁸.

l'Un, qui est autre chose que cet Autre, n'est rien de plus que de savoir que l'opinion n'est rien de plus que l'opinion. Pour être compris ce passage doit être mis en relation avec la fin de la section XXI (86b-c), qui porte sur la seule certitude pratique de Sôkratês, son seul principe d'action. Or ce principe d'action n'a de sens qu'à la lumière de la double, mais unique, certitude théorique de Sôkratês.

108. Cette hypothèse n'a pas été examinée par Sôkratês et Ménôn, si ce n'est pour affirmer que des hommes bons par nature seraient évidemment reconnaissables et que les cités les protégeraient dès leur naissance (voir la section XXV [89d]). La conséquence est loin d'être sûre, et le rejet de la naturalité de l'excellence n'est pas justifié, du moins dans cette discussion. Mais on sent qu'et Hippias et Sôkratês veulent en finir, mais sans doute pour des raisons différentes.

Sôkratês — Si donc ce n'est pas par nature, les bons ne seraient pas bons par nature.

Mênôn — Non certes.

Sôkratês — Puisque ce n'est pas par nature, nous avons examiné ensuite si elle s'enseigne.

Mênôn — Oui.

Sôkratês — Or il nous a semblé qu'elle s'enseignait, si l'excellence était une réflexion.

Mênôn — Oui.

Sôkratês — Et que, si elle s'enseignait, c'était une science.

Mênôn — Tout à fait.

Sôkratês — Et que, s'il y avait des maîtres d'excellence, elle s'enseignait ; sinon, non.

Mênôn — C'est ainsi.

Sôkratês — Mais nous avons été d'accord qu'il n'y avait pas de maîtres d'excellence.

Mênôn — C'est ça.

Sôkratês — Aussi avons-nous été d'accord qu'elle ne s'enseignait pas et qu'elle n'était pas une réflexion.

Mênôn — Tout à fait.

Sôkratês — Cependant nous sommes d'accord qu'elle est bonne.

Mênôn — Oui.

Sôkratês — Et que ce qui guide correctement est utile et bon.

Mênôn — Tout à fait.

Sôkratês — Et que, pour guider correctement, il n'y a que ces deux choses, l'opinion vraie et la science ; et l'humain qui les possède est un guide correct. Car ce qui s'engendre du hasard n'est pas l'effet d'une direction humaine ; ce qui fait de l'homme un bon guide vers le correct, ce sont ces deux choses : l'opinion vraie et la science.

Mênôn — Il me semble qu'il en est ainsi.

XLI. Sôkratês — Mais puisque l'excellence ne s'enseigne pas, elle n'est pas encore une science.

Mênôn — Il apparaît manifestement que non.

Sôkratês — Dès lors de ces deux choses bonnes et utiles, en voilà une éliminée, et la science ne saurait servir de guide dans l'action politique.

Ménôn — Il me semble que non.

Sôkratês — Par conséquent, ce n'est pas par une sagesse ni parce qu'ils étaient sages que ces hommes, Thémistoklès et ceux qu'Anutos a cités tout à l'heure¹⁰⁹, guident les cités. Voilà pourquoi ils ne sont pas capables de faire des autres ce qu'ils sont eux-mêmes, parce qu'ils ne sont point tels par une science.

Ménôn — Il paraît bien, Sôkratês, que c'est comme tu dis.

Sôkratês — Si ce n'est point par la science, il reste que ce soit par une bonne opinion¹¹⁰. C'est en s'appuyant sur elle que les hommes politiques gouvernent correctement les cités ; pour ce qui est de la réflexion, ils ne diffèrent en rien des prophètes et des devins ; car ceux-ci aussi disent souvent le vrai, mais sans connaître aucune des choses dont ils parlent¹¹¹.

Ménôn — Il y a des chances qu'il en soit ainsi.

Sôkratês — Ne serait-il pas digne de respect, Ménôn, d'appeler divins ces hommes qui, sans posséder l'esprit,

109. Ce n'est pas Anutos qui a cité ce nom et les autres : il a affirmé qu'en général les hommes de bien (et il entendait par là Thémistoklès et d'autres) sont des maîtres d'excellence. C'est Sôkratês qui a examiné dans le détail les éléments de l'opinion d'Anutos.

110. Nouveau glissement : l'opinion vraie, qui a été identifiée à l'opinion correcte, est maintenant identifiée à l'opinion bonne.

111. Voir les comparaisons entre les hommes politiques et les poètes dans l'*Apologie*. Là, Sôkratês condamne leur état comme insuffisant. Ils vivent dans l'ignorance double. Ici, Sôkratês ajoute les devins aux poètes et aux hommes politiques pour les critiquer ensemble. Mais il insiste surtout sur le fait qu'ils éclairent leur vie et dirigent leurs choix à la lumière de l'opinion, qu'elle soit correcte, vraie ou bonne.

gouvernent correctement un grand nombre de grandes choses par l'action et par la parole ?

Ménôn — Tout à fait.

Sôkratês — C'est donc correctement que nous appellerions divins ceux dont nous parlions tout à l'heure, les prophètes et les devins et tous les poètes ; mais c'est surtout des hommes politiques que nous affirmons qu'ils sont divins et possédés par les dieux, puisque c'est grâce au souffle du dieu qui les possède qu'ils gouvernent correctement en un si grand nombre de grandes choses en parlant, sans rien savoir des choses dont ils parlent.

Ménôn — Tout à fait ¹¹².

Sôkratês — Les femmes aussi, n'est-ce pas, Ménôn, appellent divins les hommes de bien, et, quand les Laconiens ¹¹³ font l'éloge d'un homme de bien, ils affirment : « C'est un homme divin. »

Ménôn — Il apparaît, Sôkratês, qu'ils disent ce qui est correct. Peut-être cependant Anutos ici présent est choqué par ce que tu dis.

XLII. Sôkratês — Pour ma part, je ne m'en occupe pas. Avec lui, Ménôn, je reprendrai la discussion une autre fois. Quant à nous, si dans tout ce discours nous avons cherché et parlé admirablement, l'excellence ne serait pas par nature, ni ne s'enseignerait, mais serait une faveur divine qui arrive sans l'intelligence chez ceux chez qui elle arrive, à moins qu'on ne trouve parmi les hommes politiques quelqu'un qui soit

112. Il est étonnant d'entendre Ménôn, un élève des sophistes, reconnaître l'existence et l'efficacité des dieux. Les sophistes avaient la réputation d'être des démystificateurs : ils critiquaient les dieux de la cité et mettaient en doute l'existence de toute divinité qui soit. Quoi qu'il en soit, Ménôn a trouvé la réponse qu'il cherchait : les dieux sont la cause de l'excellence. Qu'il l'ait trouvé sous la gouverne de Sôkratês, lequel sera accusé d'athéisme par Anutos, cela relève de l'ironie platonicienne.

113. C'est-à-dire les Spartiates ou les Lacédémoniens.

capable de faire d'un autre un homme politique. S'il s'en trouvait, on pourrait peut-être dire de lui qu'il serait parmi les vivants tel que Tirésias¹¹⁴, au dire d'Homéros¹¹⁵, était parmi les morts, quand il déclare que dans l'Hadès « il est le seul sage, tandis que les autres ne sont que des ombres errantes¹¹⁶ ». De même qu'un homme politique de ce genre serait aussitôt par rapport à l'excellence une chose vraie parmi des ombres¹¹⁷.

Ménôn — Ça me semble admirablement bien dit, Sôkratès.

Sôkratès — D'après ce raisonnement, Ménôn, il apparaît que c'est par une faveur divine que l'excellence arrive à ceux à qui elle arrive; mais nous n'atteindrons là-dessus l'évidence que si, avant de chercher de quelle manière l'excellence arrive à aux humains, nous entreprenions de chercher ce que peut bien être l'excellence elle-même en elle-même. Pour moi, c'est l'heure de me rendre ailleurs. Pour toi, tâche de persuader ton hôte Anutos des choses dont tu es persuadé toi-même, afin qu'il s'adoucisse. Si tu le persuades, tu rendras service aux Athéniens.

114. L'exemple même du devin selon les récits mythiques des Grecs.

115. Le poète principal chez les Grecs, celui qui transmettait, et par qui on transmettait, les récits fondateurs du monde grec.

116. *Odyssée* X.495.

117. Allusion probable à l'allégorie de la caverne. Sôkratès suggère que s'il y avait une autre homme politique, quelqu'un qui serait inspiré par autre chose que les dieux, ce serait celui qui sait ce qu'est la vertu, un sage, c'est-à-dire quelqu'un qui, ayant été un philosophe, un amant de la sagesse, aurait atteint grâce à la réflexion rationnelle sur son expérience l'objet de son amour.